

DU MONDE ENTIER

ALIYEH ATAEI

LA FRONTIÈRE DES OUBLIÉS

RÉCITS

TRADUIT DU PERSAN
PAR SABRINA NOURI

PRÉFACÉ PAR

ATIQ RAHIMI



UNE VOIX VENUE D'IRAN

Gallimard

ALIYEH ATAEI

LA FRONTIÈRE DES OUBLIÉS

récits

*Traduit du persan
par Sabrina Nouri*

PRÉFACE D'ATIQ RAHIMI



GALLIMARD

OceanofPDF.com

À L'ENCRE ERRANTE

« L'exil... c'est laisser son corps derrière soi. »

OVIDE

Seuil et *ailleurs*. Ces deux mots, les plus beaux de la langue française, me sont chers. Phonétiquement, poétiquement et politiquement. Ils se prêtent avec grâce à définir non seulement la matière et l'entité de l'œuvre d'Aliyeh Ataei, mais aussi l'étoffe et l'identité de l'écrivaine elle-même. Les réduire en deux mots serait plutôt un sacrilège qu'un défi. Mais l'un n'empêche pas l'autre, me diriez-vous. Donc :

Seuil, parce qu'elle, Aliyeh Ataei, a vu le jour et connu le monde aux frontières qui séparent l'Afghanistan de l'Iran. Oui, c'est là, sur cette balafre, tracée par l'Histoire sur la peau de la terre, que le corps de l'écrivaine a connu sa première chute, son *exil originel*, en franchissant le seuil charnel de sa patrie fœtale. Ainsi a-t-elle été violemment condamnée à l'errance avant même d'être née.

Seuil, parce que, à l'instar de ses personnages, elle est là, debout aux confins de l'amour et de la haine entre deux terres, deux pays qui, jadis, étaient un même territoire, une même histoire, une même langue. Mais plus

maintenant. Les deux peuples s'aiment et se haïssent, se chérissent et se méprisent...

Et elle, comme corps afghan, elle est proscrite de l'Iran ; et comme âme iranienne, elle est bannie de l'Afghanistan.

Quel abîme !

Mais Aliyeh Ataei en fait fi.

Parce qu'elle sait quoi en faire. Et comment.

Il ne faut pas le combler. Ni le fuir. Il faut seulement le contempler, le mettre en récit.

Son corps, comme ses mots, est suspendu au-dessus de cet abîme, que la rhétorique de la géopolitique appelle la « frontière ».

Seuil, parce que ses mots errants incarnent les *oubliés*, femmes et hommes proscrits qui vivent au bord de cet abîme, comme elle, dans la crise identitaire et dans l'incertitude de leur destin. Ils vivent dans cet espace que la rhétorique de l'exil rebaptiserait comme *barzakh* – terme emprunté à la théologie de nos ancêtres selon laquelle le corps humain, après avoir franchi le seuil de la vie, demeure quelque temps dans ce lieu où l'âme le quitte pour se purifier de ses péchés. Toute littérature mystique n'aspire qu'à cette délivrance. Mais pas l'écriture de l'exil. Celle-ci ne cherche aucunement à purger l'âme – qui lâche un jour indignement le corps, lequel l'a (sup)portée durant toute une vie. Quelle ingrate, cette âme !

L'écriture de l'exil n'a qu'un désir : libérer le corps des êtres enfermés dans le *barzakh*. C'est un acte placide, un cri silencieux du corps pour assouvir sa vengeance contre la lâcheté de l'Histoire qui le délaisse aux épreuves de l'exil.

La frontière des oubliés, comme toutes les œuvres d'Aliyeh Ataei, est l'empreinte de cette révolte, menée par le corps de l'écrivaine contre l'ignominie de l'Histoire qui l'a condamné à l'incertitude d'une errance sans répit entre l'Est et l'Ouest, le passé et le présent, l'intérieur et

l'extérieur, la chair et l'esprit, le silence et le cri, le rêve et le vécu... Une révolte pour se reconstituer, sinon pour se réinventer, afin de retrouver sa propre identité. Elle écrit : « L'exilé, égaré dans un no man's land entre la vie et la mort, cherche peut-être avant tout à se reconstruire lui-même sans se soucier de l'état de sa maison, que d'autres ont démolie brique après brique. »

Seuil, parce que son écriture est l'expression de son corps suspendu entre ses origines et ses rêveries terrestres, en faisant le deuil de toute promesse céleste ! Lisons un de ses poèmes, qu'elle a récemment écrit :

*Vous saviez où chercher le pain
Mais vous ne me l'avez pas montré
Vous saviez comment faire l'amour discrètement
Mais vous ne me l'avez pas montré
Vous saviez comment aller en Amérique ou en Europe
Mais vous ne me l'avez pas montré
Pourquoi
Dites-moi, pourquoi je dois croire aujourd'hui en vous qui prétendez me
montrer la voie du paradis ?*

Et puis, *ailleurs*.

Ailleurs, parce qu'elle est au pas de la porte qu'elle franchit bellement pour se trouver dans *l'espace littéraire* du monde.

Ailleurs, parce qu'elle est toujours là où elle n'est pas. Sur la terre afghane, elle est une Iranienne, et sur la terre iranienne une Afghane. Son destin, comme ses origines, est ailleurs. Telle Hannah Arendt qui, dans une de ses lettres à Martin Heidegger, écrit : « Je ne me suis jamais sentie une femme allemande, et il y a bien longtemps que j'ai cessé de me sentir une

femme juive. Je me sens telle que je suis tout bonnement, à savoir celle qui vient d'ailleurs. »

Et qui vit ailleurs.

Et qui va ailleurs.

Ailleurs, parce que Aliyeh Ataei réinvente ses origines, sa terre, son monde, par et dans son écriture.

Ailleurs, parce qu'elle est une écrivaine de l'espace, de la terre, et non pas du temps, du ciel. En tant que telle, elle défait l'espace, pour répandre l'encre noire de sa plume sur la carte des frontières, détruisant toutes les limites pour que ses mots *nomades* territorialisent *l'espace littéraire* sur une autre terre. Car, comme tous les écrivains, faute de *changer le monde*, elle s'astreint à *changer de monde*, en construisant son propre espace sur une terre où elle ne se sent pas libre, mais privée du monde.

Ailleurs, parce que vivre sur les failles d'une terre tremblante de la folie des phalocrates de Dieu et tremblée par la violence des guerres successives ; renoncer au paradis ; écrire en tant que femme...

Oui, tout cela fait d'elle une transfuge, une exilée en deçà de la société, et au-delà du temps, dans les marges, comme toute minorité. Et surtout une écrivaine qui appartient à la *littérature mineure*, selon l'expression de Deleuze et Guattari à propos de l'écriture de Kafka. Il s'agit d'une littérature qui « n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure ».

Aliyeh Ataei a su créer sa propre langue dans la langue persane de l'Iran. Transférer une telle écriture encore dans une autre langue, encore dans un autre espace littéraire, exige une plume, comme celle de la précieuse Sabrina Nouri, connaissant l'expérience du seuil, sachant s'engloutir dans l'encre trouble de l'exil.

D'un *seuil* à l'autre, d'un *ailleurs* à l'autre, ainsi vit Aliyeh Ataei, comme ses personnages qui oscillent dans l'espace vertigineux des confins où se croisent *l'amour*, *la guerre* et *l'exil*. Trois thèmes majeurs, trois expériences à partir desquelles elle se construit viscéralement dans ses œuvres, et plus particulièrement dans *La frontière des oubliés*.

Atiq Rahimi

OceanofPDF.com

AVANT-PROPOS

Mon éditeur en France m'a demandé si je pouvais écrire un avant-propos à mon livre. Je suis assise à mon bureau, à Téhéran, et tout semble en ordre. Cependant le bruit des grenades qui provient de la rue fait trembler mes doigts sur le clavier, dans un mélange de peur et de colère qui s'empare de moi alors que je commence tout juste à taper ces mots. Peur ou colère ? Mélancolie ou révolte ? Le sentiment est si oppressant que je ne parviens pas parfaitement à en saisir la nature, alors que je suis à son écoute avec chaque fibre de mon corps.

La frontière des oubliés est l'histoire de femmes blessées, l'histoire de leurs corps blessés et meurtris à la frontière irano-afghane. C'est l'histoire des femmes d'Iran et d'Afghanistan qui partagent le même sang, et le même sort – pas le sang qui coule dans leurs veines mais celui qui unit leur destin au sein d'une question commune : qui écrit le script de leur vie ?

La vie noyée dans le danger et le climat de frayeur qui durent depuis toutes ces années a engendré l'image de la « femme opprimée » du Moyen-Orient, mais je me suis efforcée d'écrire un texte qui brise leur mutisme. Ceci est un livre de voix. À cet instant même, je peux entendre à l'extérieur les voix des femmes qui crient « *Azaadi*¹ », mot qui finit par mourir dans le bruit des tirs. Les femmes de notre terre sont parfois loin d'être impuissantes. De temps à autre, elles sont même courageuses, et si vous les écoutez attentivement à travers les pages de ce livre vous les entendrez,

même celles qui sont mortes – les voix authentiques de femmes qui ont enduré tant de souffrance, une souffrance qui va au-delà de la souffrance individuelle.

Et oui, à ce moment précis où je tape le mot L-I-B-E-R-T-É, quelqu'un pourrait bien faire taire la voix que j'entends crier le mot « liberté » par ma fenêtre. C'est un soir de tumulte à Téhéran. Et je me demande : que cherchent donc ces femmes ? Voici la réponse : la dignité humaine.

Je suis une écrivaine de l'observation, et tout ce que j'ai écrit à ce jour découle de mon vécu. Le livre que vous tenez entre vos mains – conçu grâce à des récits intimes et des anecdotes issues de mes quarante années sur cette terre – est devenu l'écho de toutes les femmes des territoires moyen-orientaux de nos jours, une géographie que le monde entier cherche à dominer par la force, et dont les vies paraissent sans aucune valeur aux yeux des puissants qui ne poursuivent que leurs propres intérêts.

Une femme n'est pas seulement une femme au Moyen-Orient ; c'est le pétrole même de la région, qui prend feu et qui enflamme. Jusqu'au jour où le pétrole circulera sous cette terre, elle brûlera de l'intérieur. Et les droits des femmes continueront à n'être que duperies pour tout obtenir sauf leur dignité et respect.

Ce soir, je suis agitée par le vacarme au-dehors car je ne saurai jamais combien de femmes seront tuées dans la rue que j'habite, combien finiront en prison ou disparaîtront à tout jamais. Ce soir, alors que je tape ces mots, je ne sais même pas si je finirai victime de ma propre écriture demain matin. Je ne sais pas non plus si je verrai le jour où mon livre sera imprimé en français. Mais je suis écrivaine, et je trouve mon salut dans ces mots, dans les questions : pourquoi nous tuez-vous ? Pourquoi occupez-vous nos maisons ? Pourquoi ne nous accordez-vous pas dignité et honneur ? Et où se trouve ce paradis imposé vers lequel vous nous forcez ?

Une voix en moi m’a dicté d’écrire sur les personnages de *La frontière des oubliés*, sur les femmes qui furent tuées sans jamais effleurer la moindre liberté ni sécurité, sur les femmes qui perdirent la vie durant ces cinquante années de guerre et de tumulte en Afghanistan et à la frontière iranienne, qui n’avaient commis aucune faute hormis celle d’être prédéterminées géographiquement à naître dans une zone du monde où leur vie ne vaut quasiment rien.

Les mots de ce livre chroniquent les existences de certains êtres aux destins malheureux et pourront attrister les lecteurs, mais ces mots furent aussi écrits dans l’espoir de jours meilleurs. Oui, « l’espoir » incarne l’acte d’écrire ces mots précis. L’espoir est ce qui traverse chaque femme afghane qui, dans son combat pour pouvoir aller à l’école, s’insurge contre les lois religieuses draconiennes des Talibans. L’espoir est ce qui existe dans les gorges iraniennes angoissées qui clament leur liberté au bout de la rue. L’espoir est dans les longues chevelures onduyantes que les femmes se coupent ici – des femmes qui se regroupent dans les rues pour faire résonner leur révolte.

Je me permets ces dernières lignes pour les lecteurs de ce livre :

J’ai traversé un chemin sinueux pour que ces mots vous atteignent. S’il vous arrive d’y ressentir ma douleur, sachez que la douleur n’a pas cessé, mais ne me considérez aucunement comme une héroïne. Mes héroïnes sont les femmes que vous êtes sur le point de découvrir dans ces pages, et celles qui, ce soir même, se tiennent droites sous une pluie de balles tout en criant le mot « *Azaadi* ».

Aliyeh Ataei

Téhéran, le 16 novembre 2022

1. « Liberté » en persan.

« J'ai fait, comme la pierre, vœu de patience. »

Nadia ANJUMAN

OceanofPDF.com

Deux rescapés discutaient dans un champ.

L'un dit : « Tu as vu comme on les a chassés, les Russes ? » L'autre demande : « Tu avais saboté leurs tanks ? » Le premier répond : « Les canons ! Je les ai bourrés et ils n'ont plus tiré. »

Quand j'étais enfant, je ne savais pas qu'on pouvait rendre un tank inutilisable en obstruant son canon avec des chiffons. Des années plus tard, sur la route du Panjshir au Paktia, j'ai vu quantité de carcasses de tanks et de blindés enlisés dans la boue, baraques en tôle rouillée jonchant la plaine aride, avec toute sorte d'usages pour toute sorte de gens : drogués, fugitifs, moudjahidines autoproclamés, communistes fervents ou amants impies...

La guerre avait changé de visage. Les objets étaient métamorphosés, mais nous restions maudits.

Ces mots sont écrits pour

« nous »

Ici, c'est la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan

1365 du calendrier persan (1986)

Khorassan Sud, Iran / province du Farah, Afghanistan

Sur nos cartes il est écrit :

Cher résident de la frontière,

Cette carte donne accès aux magasins ETKA ainsi qu'aux dispensaires de l'armée et permet de bénéficier de réductions sur les marchandises. L'attribution de cette carte est réservée aux seules populations frontalières. Elle n'a aucune validité ailleurs.

Au dos on lit :

Le titulaire de cette carte, iranien ou naturalisé, est assujetti aux lois de la République islamique d'Iran. En cas de guerre, il s'engage à servir avec loyauté et pacifisme. Dans l'éventualité d'un conflit frontalier, le ministère des Affaires étrangères ou celui de l'Immigration de la République islamique d'Iran statuera sur le sort des populations frontalières.

Au milieu des années 1980, mon père n'avait pas encore connaissance de l'attribution de cette carte, mais il décida néanmoins de s'engager dans la guerre contre l'Irak. Honnêtement, je ne mets pas en doute le pacifisme de

ses intentions, mais sa loyauté était plus questionnable. Fuir la guerre dans son pays pour s'enrôler dans celle du voisin ne me paraît pas très loyal.

Mon père avait rejoint la caserne de Birjand pour les entraînements, mais il n'arriva jamais au front. Après seulement deux semaines, il revint à la maison, souffrant de violents maux de tête, de nausées et de convulsions, officiellement réformé pour troubles de l'audition et du langage. Les premiers temps, les médecins défilaient, conviés à son chevet par mes oncles ou ses amis, jusqu'au jour où ils déclarèrent : « Il n'y a rien à faire, il faut le faire soigner à Téhéran, le pauvre souffre d'épilepsie. »

Très rapidement, l'homme bien portant et rieur d'autrefois devint un être maigre et plaintif. Le plus souvent, je restais sur le seuil de la porte ou bien je l'observais par la fenêtre, trop intimidée pour m'approcher de lui. Pourtant, le jour où Daoudi, la doctoresse qui était son médecin traitant, vint annoncer qu'il allait être conduit à Téhéran par la route, je voulus absolument les accompagner. Selon elle, le voyage en avion était impraticable car les crises survenaient désormais très fréquemment, or, dans ces moments-là, il fallait pouvoir être au calme pour surveiller l'activité électrique du cerveau de mon père et immobiliser ses membres. Nous prîmes donc la route de Téhéran dans un van Toyota transformé en ambulance, avec mon père, ma mère, Daoudi la doctoresse, le fils de Yaqoub le charretier et le chauffeur du van.

Le printemps arrivait à sa fin et Téhéran se trouvait à mille deux cents kilomètres de chez nous. Ma mère était assise à l'avant avec le chauffeur et, à l'arrière, aux côtés de mon père allongé à même le plancher, se trouvaient Daoudi, le fils du charretier et moi, secouée par les sanglots.

À cette époque, rien que pour rejoindre Birjand depuis notre maison frontalière avec ce van et sur cette piste cabossée, il fallait compter au moins cinq heures. Mais toutes les demi-heures, la doctoresse tapait sur la cloison qui nous séparait de la cabine du chauffeur, pour réclamer l'arrêt du véhicule. La crise ne tardait pas alors à arriver. Elle durait une vingtaine de

minutes, ou plutôt trente depuis les toutes premières secousses jusqu'aux pleurs qui suivaient. Ainsi, le voyage de cinq heures jusqu'à Birjand nous prit finalement près de douze heures.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

D'après Daoudi, une balle avait dû frôler la tempe de mon père pour provoquer de tels dégâts neurologiques. Quant à moi qui l'observais de très près pour la première fois depuis son retour, je m'étais rendu compte qu'à l'approche d'une crise, quelque chose changeait d'abord dans son regard, puis que ses poings se serraient avant que peu après les secousses se déclenchent.

Daoudi avait deux coussins, l'un rond, l'autre plat et étroit. Elle plaçait immédiatement le premier sous la tête de mon père et l'autre entre ses mâchoires. Projetée en avant, la tête retombait brutalement sur le coussin rond et le plancher du van vibrait dans un déchirant fracas métallique qui me perçait les tympans.

Une fois à Birjand, Daoudi voulut repartir au plus vite mais ma mère, qui ces derniers temps ne domptait plus le flot de ses larmes, l'implora de rester un peu. Cependant la doctoresse ne voulut pas prendre de risques. Les spasmes étant violents et propres à provoquer à tout moment un incident vasculaire, il fallait l'hospitaliser au plus vite dans une unité de soins intensifs. En sa qualité de médecin généraliste, Daoudi avoua humblement ne pas posséder les compétences nécessaires pour soigner des pathologies du système nerveux. Nous reprîmes donc sans tarder la longue route vers Téhéran, dans une interminable traversée du désert. Je me tenais aux barres des parois du van et regardais les crises à distance. Chacun connaissait sa tâche. Le fils du charretier maintenait les membres pendant que la doctoresse immobilisait la tête en enfonçant le coussin plat entre les mâchoires. La seule chose qui me préoccupait alors était de savoir s'il

souffrait beaucoup, tandis qu'à présent je sais que quelqu'un qui lutte pour sa survie ne ressent plus la douleur.

Au crépuscule, nous fîmes une pause dans le désert de Khor et Biyabanak juste après une énième crise. Mon père parut soudain remarquer ma présence dans le van et me tendit les bras. Comme Daoudi ne disait rien, je m'approchai de lui. Après deux mois pendant lesquels je m'étais tenue à distance, je sentis ses mains se refermer autour de moi. Des mains qui n'étaient pas celles d'autrefois et qui tremblaient tellement qu'on aurait cru qu'elles me martelaient. Pourtant, à cet instant, malgré la peur que m'inspirait son corps depuis son retour, je ne ressentais plus aucune crainte. Ma mère servit le repas en toute hâte, mais voyant que je n'avais pas d'appétit, elle fondit en larmes et me supplia de manger. Je m'exécutai afin de faire cesser ses pleurs, alors que j'avais la nausée et l'estomac noué. Il y a des moments où même l'enfant comprend qu'il n'a pas le droit d'être malade.

Après Khor et Biyabanak se déployait la région du désert de sel. C'était une nuit étoilée et le désert étincelait sous le clair de lune. Le chauffeur avait monté le son de la radio qui diffusait une chanson afghane :

*Dans le ciel de février, il pleut du musc sur Kaboul
Une onde verte tapisse les rues de Kaboul*

Par la fenêtre ouverte à l'avant du van, les notes glissaient dans l'air. Le fils du charretier dormait en boule sur le plancher, une corde nouée à son poignet jusqu'à la cheville de mon père. Adossée aux barres, Daoudi tenait, elle aussi, l'extrémité d'une corde nouée au poignet de mon père.

Et Sarbane chantait...

*Le nuage a les yeux humides, l'herbe se met à voler
À Kaboul, le cyprès et l'iris sont exaltés*

La respiration de mon père se perdait dans les cahots de la route et les soubresauts du van faisaient vaciller la lune et les étoiles dans le ciel. J'avais mal au ventre, mais mon cerveau d'enfant était trop occupé à essayer de comprendre comment les balles peuvent tuer pour y prêter attention. Je m'imaginais construire une usine fabriquant des armes, et je me vengeais de tous les responsables des malheurs de mon père. J'étais encore perdue dans mes pensées lorsque mon père sursauta, tirant sur les cordes qui entravaient sa main et sa cheville. Dans ma logique enfantine, seules les bêtes étaient attachées ainsi et donc, indignée, je me précipitai pour défaire les cordes qui le reliaient à Daoudi et au fils de Yaqoub. Daoudi mit par la suite mon acte au compte de l'innocence, mais je pense que j'avais agi plutôt par fierté ou par amour-propre. Pendant la première secousse, Daoudi et le fils du charretier dormaient encore. La crise suivit immédiatement. Le coussin rond glissa, la tête de mon père projetée en avant heurta violemment le plancher du van en retombant. Tout le monde bondit et le chauffeur freina brutalement. Ayant observé à plusieurs reprises que ses mâchoires se refermaient très rapidement sur sa langue, je courus enfoncer ma petite main de cinq ans dans la bouche de mon père. On entendit le craquement des os broyés. La mâchoire se verrouilla et un filet de sang mêlé d'une écume blanchâtre se mit à couler du coin des lèvres. Je savais que sa mâchoire ne s'ouvrirait pas avant vingt minutes et pour la première fois de ma vie j'appris à supporter ma douleur. Ce n'était pas une chose rationnelle ; instinctivement, je fermai les yeux et me mis à respirer rapidement jusqu'à ne plus entendre que le souffle de ma respiration et, perdus dans le lointain, les cris estompés de ma mère et de Daoudi. Quand la mâchoire de mon père s'ouvrit enfin, Daoudi attrapa ma main droite inerte. Je saisis immédiatement le pan de ma jupe avec mon autre main et essuyai le sang au coin de sa bouche. Daoudi désinfecta ma main et l'enveloppa dans un bandage trouvé dans sa trousse. Je ne pleurais pas, je regardais couler les larmes de mon père désespéré, en pensant : est-ce que

ses dents lui font très mal ? Est-ce qu'il souffre beaucoup ? L'intensité de sa douleur me préoccupait alors plus que tout.

Je passai le reste du voyage à l'avant du van, aux côtés du chauffeur qui était afghan et vivait en Iran depuis longtemps. De temps en temps, il me demandait si ma main me faisait encore souffrir. Je ne souffrais pas, j'écoutais la voix de Sarbane qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire.

*Elles redonnent la vie à mon âme,
Les mûres noires de Parwan et l'eau fraîche de Paghman*

Je m'étais fondue dans la musique, ou bien la douleur était si intense que je ne la ressentais plus.

Mon père avait vécu une jeunesse heureuse au sein d'une grande famille instruite et aisée, dont la plupart des membres, après de nombreux drames consécutifs à l'invasion soviétique, avaient dû se réfugier en Iran. À présent, leurs terres ancestrales se trouvaient entre les deux frontières, le clan partagé entre l'Iran et l'Afghanistan, et lui traversait ce désert, en pleine agonie, allongé au fond d'un van.

Après trois jours et demi de route, nous arrivâmes enfin à Téhéran et je vis la ville pour la première fois à travers les vitres du van, entre l'avenue Khavaran et le boulevard Keshavarz où se trouvait l'hôpital Sassan : une ville immense, remplie de voitures et de constructions modernes.

Le département de neuropsychiatrie retentissait jour et nuit des cris et des gémissements des malades. Les blessés du front atteints de troubles psychiques étaient installés dans deux grandes pièces sur des lits de camp séparés par des rideaux bleus. Trois jours après notre arrivée, on m'autorisa à passer quelques heures au chevet de mon père. Le chauffeur et le fils du charretier étaient repartis au village, mais Daoudi était restée. Il lui arrivait de m'expliquer des choses dans un langage enfantin, par exemple, que les oreilles sont un organe très important et qu'elles sont reliées au cerveau, ou

que la violence d'un bruit, au-delà du seuil de tolérance, peut entraîner des troubles tels que ceux de mon père. Des années plus tard, auscultant mon canal auditif, un médecin diagnostiqua une atrophie des nerfs de l'oreille interne, qu'il déclara congénitale. Je savais pertinemment que c'était en réalité au sein de l'hôpital que j'avais par choix engourdi mon oreille pour ne pas entendre les hurlements des malades mentaux et pour parvenir, en restant près de mon père, à trouver le sommeil sur une chaise, un banc ou parfois même le sol. Les crises étaient devenues plus fréquentes et quand j'étais avec lui, je portais une paire de jolis gants achetés par ma mère pour qu'il ne s'inquiète pas de ma main bandée. C'était un secret entre ma mère et moi.

Du haut de mes cinq ans, je ne pouvais pas imaginer de lieu plus sûr au monde que l'hôpital Sassan. Même si la nuit on attachait mon père aux barreaux du lit à l'aide d'une lourde chaîne, on lui avait rendu la vie, en tout cas suffisamment de vie pour qu'il retrouve l'usage de la parole.

Au bout de dix jours, il recommença à se nourrir, et deux mois et demi après son arrivée, il pouvait de nouveau parler. Quand une crise s'annonçait, je sortais me poster derrière la porte de la pièce et si quelqu'un venait tirer le rideau qui entourait son lit, je savais alors que je devais m'éloigner et déambuler dans l'hôpital pendant une trentaine de minutes pour ne pas l'entendre délirer. C'était, je crois, ma manière spontanée d'éviter ce qui faisait souffrir. En revanche, quand le médecin lançait en passant devant sa porte : « Alors, monsieur le Khorassani, les nouvelles sont bonnes ? » et que je voyais mon père rire de bon cœur, le monde redevenait beau, sans danger, et je sautillais gaiement à cloche-pied sur toutes les mosaïques du couloir. J'étais heureuse qu'il soit en vie, et je n'avais alors aucune idée de la guerre dans laquelle l'Iran était engagé.

Jusqu'à cette nuit où, endormie sur le banc devant la chambre de mon père, je fus brutalement réveillée par un bruit inconnu déchirant l'espace : la sirène de l'hôpital. Tout l'étage baigna soudain dans une faible lumière

rouge. Des gens se précipitèrent dans la chambre. Par la porte entrouverte, je vis mon père attaché aux barreaux, dormant du sommeil profond que procurent les somnifères. Ma mère m'empoigna en disant qu'il fallait partir nous mettre à l'abri, mais il était hors de question que j'abandonne mon père, bloqué sur place par ses chaînes. Je m'agrippai au banc, hurlant de toutes mes forces. J'entends encore l'infirmière de garde, furieuse, me traiter de tête de mule quand, subitement, l'éclairage fut rétabli.

N'est-ce pas ironique d'être soi-même rescapée de guerre et de ne saisir qu'a posteriori dans un autre pays ce que cette guerre signifie, au point d'en arriver à penser, des années plus tard, au regard de la terreur suscitée par les communistes, les Talibans ou Daech, que certaines guerres paraissent meilleures que d'autres ? Comme celle d'ici, qui fait retentir une sirène pour vous laisser le temps de profiter de votre dernier souffle avant de mourir.

Chaque fois que mon père retrouvait ses esprits après une crise, il basculait dans le délire, soudainement terrorisé et en larmes, et se mettait à hurler : « La guerre nous suit... elle nous suit partout... » Ce devait être usant pour lui d'imaginer qu'il avait emporté la guerre en exil et qu'elle continuait de le suivre.

Du Téhéran de cette époque, je garde le souvenir de couloirs bleus et jaunes et de fenêtres donnant sur un boulevard boisé. Trois mois plus tard, nous revînmes à Birjand en avion. C'était l'automne. Mon père allait mieux, mais il n'était plus le même. À partir de sa vingt-septième année, il dut prendre chaque jour huit cachets. Il ne voulut jamais admettre que cette malédiction lui était tombée dessus en allant au front. Il ne fut donc jamais question d'indemnités d'ancien combattant. Des années plus tard, en dépit de sa maladie, il réussit à terminer ses études et, pour se présenter, il aimait dire qu'il était un paysan qui enseignait à l'université. Pendant les dix ans qui suivirent, les crises d'épilepsie pouvant se produire de façon aléatoire, il prévenait ses étudiants dès le premier jour de cours pour qu'ils ne

s'inquiètent pas. Personne ne l'entendit jamais se plaindre, ni de sa maladie, ni de notre infortune. Lorsqu'il perdit toutes ses dents à l'âge de quarante ans, nous étions déjà en possession des cartes de résident frontalier qui donnaient droit aux soins médicaux, mais les soins dentaires en étaient évidemment exclus. Mon père dut donc payer le dentier de sa poche et il passa toute une soirée à tourner la chose en dérision : « Mais voyons, monsieur, vous ne pensez tout de même pas que vous êtes à la frontière de la France et de la Belgique ! Ici c'est la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan ! » répétait-il avec amertume. Tandis que pour moi qui avais tant de fois déchiffré les deux côtés de la carte, les mots prenaient chaque jour une portée plus vaste, comme le territoire de l'Iran et de l'Afghanistan, et non plus la frontière étroite sur laquelle nous nous trouvions.

L'année de ses cinquante-sept ans, son cœur lâcha, éprouvé par trente ans de puissants neuroleptiques. Quand j'arrivai à la morgue, on avait posé son dentier dans une coupelle sur la table de chevet. Mon père n'était plus. En le voyant si paisible, la mort me parut soudain moins tragique. Il était enfin délivré de son corps souffrant. Lui qui avait survécu à plusieurs guerres, enterré ses morts dans les terres frontalières, et veillé au cimetière familial, avait finalement succombé aux blessures d'une balle invisible que la guerre avait logée jadis en lui.

Je me penchai sur son visage. Sa respiration hachée s'était tue. Je collai mes lèvres à son oreille pour lui chuchoter que ma surdité datait des mois d'hôpital et qu'elle m'avait aidée à supporter ses gémissements et les hurlements des malades. Je lui confiai aussi le secret de ma main droite qui fait encore mal quand je tape sur le clavier d'un ordinateur, et combien je chéris aujourd'hui cette douleur quand j'écris.

Je sortis avec le dentier dans la fraîcheur de la nuit automnale et m'assis sur un banc dans la cour de la morgue. J'observai attentivement les deux parties de la prothèse sous l'éclairage blafard du lampadaire. C'était un trophée de guerre qu'il me léguait. Sur le banc, je posai ma main gauche sur

la partie inférieure du dentier et fit pression sur la partie supérieure avec ma main droite. Je manquai de courage. Je me levai pour aller chercher une brique au bord du petit ruisseau qui traversait le jardin. Cette fois-ci, je frappai la prothèse avec la brique. Je frappai si fort que mes yeux se fermèrent comme jadis dans ce réflexe viscéral et je me mis à respirer profondément. Le sang coula entre les deux prothèses : je me sentis revivre.

OceanofPDF.com

Nous avions sept gros rats chez nous et depuis notre exil, chaque nuit, lorsqu'ils fouillaient la maison pour se nourrir, ils venaient s'en prendre à nous. Toutes nos tentatives pour qu'ils aillent se restaurer ailleurs étaient demeurées vaines et il avait fallu apprendre à vivre avec leurs morsures. Nos corps se couvraient de blessures et nous en étions surpris, puisque aucune balle ne les avait traversés.

Ici, à la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan, on trouve des corps de femmes meurtries et blessées qui n'étaient pourtant pas des soldats. Après quarante années d'attente, on finit par espérer le coup final. Je repense parfois à ceux que les rats ont dévorés, ceux qui ont attendu leur tour en silence. Nous rêvons tous qu'une balle vienne nous achever ; il suffit simplement d'être bien placé. Car si on en réchappe, on peut souffrir toute sa vie, même sans blessure. Notre peuple a toujours tiré gloire de ses morts. Et quand un étranger arrive sur nos terres, un destin semblable l'attend, même si l'amour l'y a conduit...

Les rats ne l'épargneront pas.

*Tu es bien trop jeune pour savoir ce qu'est un
communiste*

1366 du calendrier persan (1987)

Territoire frontalier entre l'Iran et l'Afghanistan

Mahboubeh était originaire de Mashhad dans la province du Khorassan. Les gens disaient de sa famille qu'elle était communiste et militait pour la gauche du Khorassan. C'est pourtant sur les bancs de l'Université Ferdowsi de Mashhad qu'elle avait rencontré Aman Khan, et les deux jeunes gens s'étaient mariés en dépit de l'opposition farouche de leurs familles. La mère d'Aman Khan, fille répudiée d'un grand seigneur de Hérat, s'obstinait à penser que les partisans du Toudeh communiste n'étaient que les homologues iraniens des communistes afghans, ceux-là mêmes qu'elle avait en horreur parce qu'ils avaient mis son pays à feu et à sang. Presque tous les siens avaient péri lors de l'invasion soviétique, et hélas ce n'était pas lors des combats et en martyrs ; ils avaient été exterminés et jetés dans des fosses communes avec des centaines de corps anonymes. Pour elle, Mahboubeh la communiste avait corrompu son fils, l'avait coupé de sa famille afin qu'ils aillent ensemble semer le trouble en Iran.

À la fin de ses études secondaires au lycée Shavkatiyeh de Birjand, Aman Khan s'était inscrit à l'Université de Mashhad où il s'était épris de

Mahboubeh et de son idéologie, ce qui avait causé son éloignement de sa famille afghane réfugiée en Iran. En 1979, alors que l'Iran célébrait la victoire de la Révolution islamique, la ville de Hérat se souleva le 17 mars contre le gouvernement communiste de Nour Mohammad Taraki et les partis communistes du Khalq et du Parcham. Ce fut la plus grande insurrection populaire contre le coup d'État communiste du 27 avril 1978. Plus de soixante-dix hommes de ma famille y perdirent la vie, et même si ce chiffre peut sembler dérisoire au vu du nombre total de vingt-quatre mille victimes, il n'en resta pas moins des stigmates profonds chez les survivants du bombardement soviétique qui furent contraints à l'exil par un régime déterminé à les exterminer. La mère d'Aman Khan était l'une d'entre eux et, selon le proverbe « un loup reste toujours un loup », elle accusait Mahboubeh d'avoir ensorcelé son fils. Le lycée à Birjand l'avait protégé des communistes afghans, mais l'université l'avait livré à cette intrigante du parti Toudeh.

La révolution interrompt leurs études. Après la fermeture des universités, Mahboubeh et Aman Khan se marièrent en secret en présence de quelques amis qui firent office de témoins. Le jeune couple partit ensuite enseigner dans un village reculé près de Shirvan, dans le nord du Khorassan. C'est là que naquirent leurs deux enfants.

Je les vis tous pour la première fois huit mois avant leur départ – ou plus exactement leur fuite – vers l'Afghanistan. Ils venaient d'arriver avec leurs enfants au hameau frontalier, sur les terres ancestrales de notre clan, et celui qui avait mon âge devint mon compagnon de jeu.

Je me souviens encore de l'effervescence joyeuse des premiers jours qui suivirent leur arrivée. C'est ainsi qu'enfant, j'interprétais l'émoi qui régnait au village. Leurs noms étaient sur toutes les lèvres. Au milieu des années 1980, la plupart des membres de notre famille avaient réussi à fuir l'Afghanistan pour rejoindre l'Iran, le plus souvent dans le but de poursuivre leur route. Aman Khan, qui avait des liens de parenté avec mon

père, était venu se réfugier à la frontière, mais contrairement aux autres, il avait décidé de repartir en Afghanistan. Mon père était d'humeur sombre pendant cette période et chaque soir, dans le jardin, sa voix s'élevait durant leur discussion.

« Mais qu'est-ce que tu vas chercher chez les communistes, toi un fils de féodal ? Laisse tomber ! Tu cours à ta perte ! »

Cependant, il ne les chassait pas, et contrairement à la plupart des autres villageois, il traitait Mahboubeh l'étrangère avec respect et ne cessait de répéter à Aman Khan : « Ne te mêle pas de ses convictions politiques ! Elle est bien gentille mais elle n'a pas sa place ici. »

Mahboubeh était belle. Menue, le teint clair, elle ne quittait jamais son manteau brun et son grand foulard noir qui lui cachait le front. Elle ne ressemblait pas aux autres femmes de la famille. Elle était douce et quand nous jouions ensemble, son fils Ali et moi, elle restait assise un peu à l'écart à nous regarder. La mère d'Aman Khan, sa belle-mère, ne manquait pas une occasion de l'insulter et la couvrir d'opprobre. Elle était même venue déclarer aux enfants que Mahboubeh était une dangereuse fugitive qui risquait l'exécution. Mahboubeh restait impassible. À mes yeux, elle n'avait rien d'une criminelle. Si j'avais beaucoup entendu parler de la mort, je ne savais rien du mot exécution. Dans mon souvenir d'enfant, mort et guerre allaient de pair et se manifestaient par des bombardements aériens à Hérat ou des sirènes à Téhéran. En leur absence, je ne pouvais imaginer le danger qui planait sur Mahboubeh. Notre mémoire traumatique peut-elle nous servir à appréhender les événements lorsque l'environnement n'est plus le même ? Ici, en Iran, le mot exécution n'avait aucune réalité pour moi.

Mahboubeh aux yeux couleur de miel, si tendre avec ses enfants et son mari, était une étrangère parmi nous, une étrangère qui avait perdu le sommeil. La nuit, quand je traversais la cour pour me rendre aux toilettes, je l'apercevais assise dans un coin, le regard perdu dans les étoiles comme

pour interroger la providence qui l'avait conduite dans ce lieu hostile, parmi des inconnus qui avaient deux patries ou peut-être aucune.

Il est difficile d'imaginer une vie plus simple et monotone que celle des villages perdus de la frontière. Une monotonie mêlée d'insécurité ; ce n'est pas l'insécurité des grandes villes avec leurs révoltes et leurs émeutes : ici personne ne crie « à bas untel » ou « vive untel », mais chacun porte des blessures secrètes issues de la politique des grandes villes. Les familles arrivaient au village avec leurs plaies pour y séjourner quelque temps avant de quitter l'Iran pour d'autres destinations. Entre-temps, la meute de fauves blessés procréait dans le désert, espérant toujours que la guerre se termine bientôt ainsi que leurs soucis. Mais où donc les adultes puisent-ils l'espoir dans pareilles circonstances, quand la guerre abrutit les hommes et leur dérobe la capacité de rêver et d'imaginer l'avenir ?

Personne ne saura jamais si c'était la providence qui avait conduit Mahboubeh au village ou le prix qu'elle devait payer pour avoir aimé un Afghan, même si l'Afghan en question avait grandi en Iran et ne se distinguait en rien d'un Iranien. Finalement, lors d'une de ces soirées exaltées où chacun y allait de sa haine envers les communistes afghans, Zaher Khan, l'oncle d'Aman, affirma qu'il n'existait pas de lieu plus sûr que l'Afghanistan, éclairant ses propos en déclarant qu'Aman Khan, traître à ses deux patries, serait de toute évidence en sécurité parmi les traîtres. Qu'ils aillent tous se réfugier auprès de ses camarades communistes !

La dernière nuit d'Aman Khan et de sa famille en Iran n'eut rien d'une *goodbye party*, comme celles qu'organisèrent par la suite les jeunes de ma génération, et elle reste au contraire dans mon souvenir la soirée la plus terrible de ma vie.

La mère d'Aman, ma grand-mère et les autres doyennes du clan, qu'on désignait toutes par le sobriquet de *bibi*, étaient assises en cercle autour de la pièce, adossées contre de gros coussins. Dès le début de la guerre en Afghanistan, les nuits où l'angoisse était insoutenable, elles avaient pris

l'habitude de se réunir et de tuer le temps en faisant briller les douilles. C'était une tradition ancestrale qui remontait, selon elles, au temps des guerres tribales. Je les épiais parfois par la fenêtre et j'avais vu posés par terre devant elles des bols remplis d'essence, des fusils et des magasins de douilles. Les femmes vidaient les magasins, plongeant les douilles dans l'essence ; puis tour à tour l'une prenait la douille, l'autre la séchait avec un chiffon, et une troisième remplissait les magasins. J'étais fière d'avoir enfin atteint l'âge d'être admise à ce rituel en aidant à transporter les bols d'essence et à les poser devant les vieilles dames, à condition bien sûr de ne pas trembler et d'attacher mes cheveux derrière la nuque. Cependant, cette nuit-là, mes mains avaient tremblé et j'avais taché ma robe.

Je doute que ces balles aient jamais servi à tirer sur l'ennemi, mais on racontait néanmoins que ma grand-mère avait un jour visé la mère d'Aman et que la balle, manquant sa cible, avait abattu son cheval favori. Trouvaient-elles du réconfort dans ce rituel ? Était-ce leur manière de survivre à l'exil ou de prendre part à une violence d'habitude réservée aux hommes ? Quoi qu'il en soit, cette nuit terrible, elles s'étaient réunies et Mahboubeh, enveloppée dans son manteau brun et son foulard noir, était restée à l'écart au bout de la pièce. J'avais beau être une enfant, je ressentais la haine de la mère d'Aman. Je fixai Mahboubeh, mutique et étrangère, jusqu'au moment où celle-ci se redressa et implora, les yeux au ciel : « Oh Imam caché, protège-moi ! »

Pourquoi s'était-elle sentie soudain si vulnérable ? Était-ce à cause de l'amour ou de la peur de mourir ? Pourquoi cette femme, si heureuse si l'on en juge les quelques photos qui restent de son mariage clandestin, assistait-elle inerte à la mise en œuvre d'un dessein tracé par d'autres ? Pourquoi personne ne souhaitait-il questionner en quoi son crime serait identique à celui des communistes afghans ? Ne peut-on pas avoir des convictions de gauche sans être communiste ? Je voyais bien que quelque chose se tramait et qu'ils allaient bientôt devoir partir.

Dans l'air suffocant de la pièce, la mère d'Aman fulminait : « Qu'elle aille au diable ! Qu'on nous apporte sa tête. » Les autres femmes sanglotaient. Les mots tournaient en vrille et, posant le bol par terre, je me précipitai au-dehors.

Dans le jardin, je vis le fils de Mahboubeh blotti contre son père.

« Oh le gros bébé qui se fait dorloter ! » lançai-je.

Cette nuit, pour la première et dernière fois, Aman me prit dans ses bras. Il posa son fils par terre et me souleva dans ses bras, baisant mes cheveux. Mon père avait les yeux rouges et je voyais bien qu'il allait mal, parce qu'un de ses proches partait se réfugier chez l'ennemi, un homme qu'on accusait d'être comme l'ennemi, même si mon père, qui s'était attaché à lui, refusait de le penser.

À l'aube, une Land Rover kaki vint chercher Aman Khan et les siens pour les emmener vers Hérat. Un domestique du nom de Qayum, que tous appelaient Lal, « le muet », les accompagnait.

Lal travaillait chez nous depuis plusieurs années. Sa femme et ses deux enfants avaient été tués en Afghanistan et on racontait qu'il s'était traîné jusqu'à la frontière. Il pleurait si violemment les premiers temps que tout le monde l'avait cru possédé par un démon. Puis il s'était progressivement muré dans le silence. Alors qu'il avait à peine trente ans, son visage était déjà celui d'un vieillard. Quand il se mettait en colère, il produisait des borborygmes étranges qui vrillaient nos tympanes et nous faisions attention à ne pas le provoquer. Quand il fut question du départ d'Aman Khan et de sa famille, aucun domestique ne voulut les accompagner en Afghanistan, sauf Lal qui, par gestes, exprima son accord à Zaher Khan. Ils partirent tous avec leurs bagages et Lal avec sa besace sur l'épaule. Je les revis quatre mois plus tard à travers une crevasse dans le mur de la morgue. La morgue du village était un bâtiment en pisé avec une seule ouverture pour la lumière tout en haut du dôme. Par une fente dans le mur, j'aperçus un cadavre ensanglanté. Des pieds d'homme s'agitaient autour du défunt et des mains

passaient et repassaient dans mon champ de vision, manipulant des bandes de plastique maculées de sang. La première fois que j'avais vu des corps troués de balles, j'avais six ans. Le jour du retour des corps, il régnait une telle agitation autour de la morgue que les enfants avaient renoncé à grimper en haut du dôme. Je réussis néanmoins à trouver une fente entre deux briques et vis du sang et un corps qui était celui d'Aman Khan, aux jambes longues et robustes.

La nouvelle de leur mort les avait devancés d'un jour. C'est de la cave où je jouais que j'entendis les hurlements des femmes, et c'est en remontant l'escalier quatre à quatre que je faillis me rompre le cou parce qu'une des marches était cassée. Dehors, les femmes se frappaient le visage. Je rejoignis mon père dans la foule et lui pris la main. Elle tremblait. Il se dégagea et monta dans une voiture. Les femmes coururent chez la mère d'Aman Khan tandis que je me précipitais chez Zaher Khan.

La porte était ouverte. Je le trouvai avachi sur des coussins devant son réchaud à opium et sa télévision dernier cri qui diffusait les images d'un défilé militaire avec Babrak Karmal.

« Que se passe-t-il, mon oncle ? demandai-je.

— Viens t'asseoir, regarde. Ils vont nous rendre notre drapeau, notre vrai drapeau tricolore. »

Sur l'écran, un homme passait des soldats en revue qui lui baisaient la main.

« C'est quelqu'un d'important ? demandai-je.

— Oui, répondit-il. C'est un homme instruit qui a fait ses études en Union soviétique. Un grand communiste. »

Ces années-là, au seul mot de communiste, je me mettais à trembler. Il continua de sa voix tonitruante :

« Mais je suis stupide ! Tu es bien trop jeune pour savoir ce qu'est un communiste.

— C'est ceux qui confisquent nos terres et les donnent aux autres et puis ils tuent tout le monde, lançai-je.

— Si ce n'était que ça ! Les terres, on les retrouvera un jour, mais pas la vie, ni notre honneur ou la patrie... Je suis triste pour toi, ma fille, car tu n'as plus de patrie », dit-il accablé.

Je restai toute la journée à ses côtés, les yeux rivés sur l'écran de la télévision qui passait de la guerre en Afghanistan à celle d'Iran. En début de soirée, on entendit soudain les hurlements de la mère d'Aman Khan :

« Zaher, qu'as-tu fait !? Zaher, tu as tué mon fils ! Tu l'as tué, tu as... »

Zaher Khan, qui avait gardé son sang-froid jusqu'ici, éclata en sanglots.

C'est au cours de cette nuit interminable que le communisme prit dans mon esprit la forme d'une créature terrifiante crachant la haine et ayant le pouvoir de détruire nos vies. J'étais trop jeune pour comprendre que ce communiste, qui avait pour moi les traits d'un Saddam Hussein, ne serait même pas notre dernier bourreau, et qu'après lui d'autres viendraient à leur tour piétiner la pauvre patrie exsangue de nos pères, d'autres qui se nommaient Talibans, Daech et Américains. À cette époque, on ne voyait que des communistes à la télé afghane, et à la télévision iranienne des femmes qui fabriquaient des conserves pour le front. D'un côté, des gens en uniforme chantaient des hymnes communistes, et de l'autre des femmes lustraient des douilles. Dans le salon de l'oncle Zaher, la guerre avait ébranlé tout mon être et je souhaitais soudain partir me terrer au bout du monde. Mais n'était-ce pas ici le bout du monde ?

Quand je vis arriver la mère d'Aman suivie par la foule, je m'enfuis et montai sur le toit. J'étais sûre qu'elle allait tuer Zaher Khan avec une des balles luisantes, mais aucun coup ne partit. Elle jurait contre Mahboubeh qui, même morte, demeurerait l'objet de sa haine et était la cause de tout, de l'égarement d'Aman Khan et de sa fuite en Afghanistan. Mahboubeh était diabolique et elle avait sacrifié sa famille.

Je restai sur le toit jusqu'à l'aube avec les autres enfants. Dans un nuage de poussière, nous vîmes approcher un van et nous précipitâmes pour suivre le cortège qui avançait en direction de la morgue et du cimetière.

Aman Khan et sa famille avaient été tués ; Lal avait disparu. Après leur départ, ils avaient séjourné dans une maison à Hérat et selon leurs voisins et quelques rares connaissances, ils ne fréquentaient personne et on ne leur connaissait pas d'ennemis. Les gens disaient que lorsque Massoud avait pris la tête de l'Alliance du Nord et installé ses troupes dans la région, ses partisans s'étaient infiltrés dans les rangs des communistes, lançant une terrible chasse à l'homme. Mais de quels communistes parlaient-ils ? À part la mère d'Aman Khan qui ne démordait pas de ses certitudes, tout le monde savait qu'Aman Khan et Mahboubeh n'avaient eu aucun lien avec les communistes afghans, Babrak Karmal ou Najib. Mais la guerre se moque des convictions et il faut que les hommes meurent pour qu'on se demande si c'était à cause de leurs idéaux ou par erreur.

Hélas, je sais maintenant, quelque trente ans plus tard, quel prix élevé nous avons payé pour tous ces malentendus. Dans l'agitation qui régnait à l'intérieur de la morgue, j'entrapercevais des corps qu'on enveloppait dans du plastique, pour que le sang ne souille pas les linceuls et qu'ils puissent être ensevelis dignement. Aman Khan et les siens avaient été poignardés et un ancien voisin qui leur livrait du lait tous les matins les avait découverts et avait averti la famille. Le corps d'Aman Khan était dans la chambre, les enfants dans le vestibule de la maison et Mahboubeh dans la cour ; des corps ensanglantés, mais celui de Mahboubeh avait été mutilé.

Zaher Khan, qui fumait une cigarette devant la morgue, se mit à crier :

« Dites-lui, à la mère d'Aman Khan, qu'à force de maudire sa belle-fille et de prier qu'on lui ramène sa tête, elle a eu ce qu'elle voulait. Qu'elle vienne voir la dépouille décapitée de sa belle-fille ! »

La tête de Mahboubeh resta introuvable. Elle avait disparu tout comme Lal. Cette histoire remonte maintenant à presque trente années et on ne les a

jamais retrouvés, ni l'une ni l'autre. Les gens continueront à décréter pendant des siècles que la haine de Lal avait fait son travail, qu'il était parti avec eux pour les tuer. Mais ce n'est qu'une hypothèse, et on ne connaîtra pas la vérité tant que la guerre durera.

Tous ceux qui participèrent aux soins mortuaires du corps mutilé de Mahboubeh se laissaient choir par terre en sortant de la morgue et murmuraient son nom, Mahboubeh, Mahboubeh... Comme si elle était plus morte que les autres. Une lamentation sourde montait de la foule rassemblée au cimetière, celle-là même qui l'avait dénigrée vivante... Mahboubeh, Mahboubeh...

Mahboubeh l'Iranienne, qui avait imploré la protection de l'Imam caché, était morte étrangère et revenue étrangère, si bien que tous avaient oublié sa faute. Des hommes sortirent de la morgue portant sur leurs épaules les planches funéraires sur lesquelles étaient posés des corps, un grand, deux petits et une forme ovale qu'ils chargèrent dans une ambulance partant pour Mashhad en direction du cimetière de l'imam Reza. Lorsqu'on transporta le corps dans l'ambulance, je vis du sang frais au niveau des pieds et me dis qu'elle avait encore ses pieds, des pieds ensanglantés.

On emmena Mahboubeh à Mashhad. Pendant toute mon enfance, mon passe-temps favori fut d'aller au cimetière avec un bocal rempli d'essence. Je ramassais des petits cailloux pointus en forme de douilles, les plongeais dans l'essence avant de les disposer autour des tombes des enfants pour les faire briller au soleil en pensant à cette mère décapitée, qui avait encore des pieds et s'était précipitée dehors pour demander de l'aide. Mais la haine d'une autre guerre dans un autre pays ne l'avait pas épargnée.

Nous portons les blessures des guerres tribales. Nos ancêtres ont toujours frappé, tué et pillé. Il serait trop facile de blâmer les étrangers. C'est en nous que coule le sang de ce peuple. Qu'est-ce que cela change que l'on tue en ville ou dans les campagnes, lorsqu'un homme massacre son propre frère. Pendant que nous nous entretenons, les étrangers s'emparent de nos terres. C'est simple, nous nous massacrons et d'autres nous massacrent. Nous nous prosternons en coupant des têtes. Eux se signent en jetant des bombes. Les musulmans, considérés partout comme des terroristes, se font tuer sous leur propre toit. Et les non-musulmans s'érigent en sauveurs. Avez-vous vu comment Marie efface le sang du Christ qui éclabousse les murs des maisons du Helmand, de Kandahar et de Mazar ?

*Les Ouzbeks faisaient la sieste
quand les Soviétiques nous ont envahis*

1369 du calendrier persan (1990)

Territoire frontalier entre l'Iran et l'Afghanistan

L'ombre du dôme s'était éclipsée sous le soleil torride de cette mi-journée d'été. Mahjoub et moi avions placé nos bocaux remplis de scorpions sur le dôme, à l'endroit le plus chaud, et maintenant, assis au bout du toit dans une petite flaque d'ombre, nous attendions qu'ils rendent l'âme. Le coucher du soleil désignerait le vainqueur, sachant que le gros scorpion brun de Mahjoub me laissait peu d'espoir.

Au cours de l'été 1990, l'ex-époux de ma tante, Nasser Khan, et son fils Mahjoub débarquèrent chez nous au village. De l'autre côté de la frontière, les communistes étaient toujours au pouvoir, et le parti Parcham avait presque anéanti les populations de la région frontalière. Alors, comme chaque été, des « invités » arrivaient et restaient un moment, cherchant un moyen de quitter l'Iran et de rejoindre l'Allemagne.

Dans la modernité balbutiante des années 1970 en Afghanistan, alors que naissaient les partis de gauche, ma tante fit la connaissance à l'université d'un Ouzbek, Nasser Khan. Ils se marièrent, malgré la désapprobation de la famille, peu encline aux alliances interethniques.

Quelque temps plus tard, quand les partis de gauche orchestrèrent le tragique coup d'État communiste, mon père, ma tante et Nasser Khan nièrent fermement avoir eu la moindre sympathie pour ces mouvements. Ma tante se sépara de son époux, mais mon père resta ami avec son beau-frère qu'il aimait beaucoup.

Mon cousin avait trois ans de plus que moi et trente centimètres de moins. Il était vif et agile avec des yeux bridés, une peau blanche parsemée de taches de rousseur qu'il tenait de son père ouzbek. Mon père voulut, en vertu des règles d'hospitalité, que je tiens compagnie à Mahjoub, mais je ne voyais aucun jeu digne de ce nom à lui proposer. À neuf ans, j'étais rêveuse et taciturne. Je passais les longues journées d'été seule sur le toit ou dans la fraîcheur de la réserve, à m'inventer des passe-temps plus insolites les uns que les autres, comme évaluer mentalement la distance qui me séparait des capitales d'autres pays, dénicher les nids de fourmis, compter les araignées qui séjournaient sur le dôme, suivre la trajectoire ondulante des serpents du désert qui venaient se glisser sous les buissons d'épine-vinette. Dernièrement, je m'étais risquée à attraper quelques scorpions.

L'été précédent, j'avais été piquée par un scorpion à l'index de la main gauche en enfilant un gant de toilette. La douleur était inconcevable, à mille lieues d'une piqûre de guêpe. Extirpé du gant, le petit scorpion jaune fut aussitôt broyé sous une grosse pierre, mais le souvenir de cette brûlure intense et de mes hurlements est encore vivace. Ma nounou m'entailla le doigt de son petit canif et se mit à faire refluer le sang contaminé vers la plaie pour qu'il s'écoule, puis, posant sa bouche sur la plaie, elle aspira et cracha le venin. Je fus prise de convulsions. La fièvre s'installa. On finit par me guérir à force de potions et de remèdes traditionnels, mais longtemps ma main demeura inerte, mon bras tuméfié pendant de mon épaule comme du bois mort. De cette mésaventure naquirent ma haine des scorpions et le bégaiement de ma nourrice qui, à cinquante ans, s'était soudainement retrouvée, comme on dit, avec la langue « lourde », à cause du venin.

Pendant des mois, tout le monde veilla à me tenir à l'écart des endroits où les scorpions s'abritent, dans les bûches près du foyer, au pied des arbres, dans les fissures du mur de la salle de bains.

La première fois que nous sommes allés dans le jardin, Mahjoub et moi, je lui ai tout de suite raconté l'incident de l'an passé. J'ai étalé toutes mes connaissances en matière de scorpions, connaissances tirées uniquement de ma nourrice et de sa panoplie de croyances populaires, comme le fait que les scorpions, contrairement aux fourmis, ne creusent pas de terriers en profondeur, que leur corps plat comme une feuille de papier leur permet de se glisser à l'oblique dans n'importe quelle fente, et que par conséquent leur cachette est assez facile à repérer, mais qu'il est en revanche difficile de les capturer car ils sortent la nuit et restent tapis le jour dans des lieux sombres et moites, sous la terre, au creux des pierres ou dans les réserves de bois. J'étais en train de claironner que si j'en voyais un, je lui ferais la peau avec un bâton et lui trancherais le dard criminel, quand Mahjoub annonça qu'il connaissait toutes sortes d'astuces pour capturer les scorpions et les saisir même à la main. J'étais décontenancée. Moi qui étais totalement novice en la matière et ne m'intéressais que depuis peu à ces bêtes venimeuses, je n'avais évidemment pas le courage de les toucher. Les rares spécimens que j'avais pris, c'était en coinçant leur queue entre deux bâtons comme ma nourrice m'avait appris à le faire, ce qui en général ne permettait d'attraper que des gros scorpions.

En fin de compte, mon père a raison de dire que « les Ouzbeks dormaient quand les Russes nous ont envahis ». Après la prise de Hérat par les Soviétiques, tout le monde s'est mis à le décréter. Et c'est probablement vrai, sinon comment expliquer que les Ouzbeks, ce peuple trapu et rusé installé le long de la frontière soviétique, n'aient pas fait barrage aux envahisseurs ?

Mahjoub, ouzbek – donc rusé –, semblait né pour attraper des scorpions. Il dénicha immédiatement un petit scorpion jaune sous une vieille souche

et, en un clin d'œil, il le prit par la queue sous l'aiguillon et le brandit sous mes yeux. « La queue est vivante, dit-il, si tu hésites un seul instant, elle pique, mais comme ça, elle est inoffensive. » Puis il le jeta au sol et l'écrasa. Mon père attribua l'habileté de mon cousin à son ascendance guerrière et, comme nous étions habitués depuis l'enfance à être jaugés à l'aune de notre héritage ethnique, nous eûmes l'idée d'une compétition : une chasse aux scorpions. Nous n'avions pas l'intention d'agir en cachette, aussi annonçai-je à mon père : « Nous allons faire un concours de capture de scorpions. » J'avoue que je m'attendais à un refus. Mais il s'exclama en riant : « Je reconnais bien mes petits Afghans ! Qui d'autre que vous irait couper la tête à des scorpions ? » La logique qui s'applique aux Iraniens ne s'applique pas à nos pères. Pour eux, la guerre est tout. Elle leur a tout pris. Ils n'ont plus rien à perdre. Jouer à chasser les scorpions ne les inquiétait pas puisque nous avions pleinement conscience des risques, et puis c'était somme toute un bon apprentissage du danger et de la mort.

Nous sommes retournés dans le jardin avec deux bocaux vides pour attraper des scorpions. Au coucher du soleil, je n'en avais trouvé aucun et Mahjoub déjà trois. Le soir, à la lueur de la lampe, nous les avons regardés se piétiner. Ils se donnaient des coups de pinces et arquaient parfois leur queue au-dessus de leur tête. Mais, contre toute attente, ils ne se firent aucun mal.

Le lendemain, j'aperçus un scorpion sans réussir à l'attraper. Il disparut aussitôt sous terre. Mahjoub en prit deux de plus et, grisé par sa victoire, il parada toute la soirée. J'eus bien du mal à dissimuler ma déception et j'allai demander de l'aide à ma nourrice, mais elle refusa. Je subtilisai alors la paire de tenailles qu'elle gardait auprès de son réchaud à opium et dont elle s'était servie un jour devant moi pour tirer un petit scorpion des fibres du tapis. Je voulais la victoire à tout prix.

Au jeu, il faut connaître ses atouts. Pour la témérité, je n'étais pas l'égale de Mahjoub, mais j'avais un sens aigu de l'observation et j'étais

stratège comme beaucoup de femmes. Plutôt que d'aller chercher les scorpions dans les fissures ou au pied des arbres, je décidai d'aller directement au nid. Je transportai de l'eau fraîche dans une gourde et humidifiai la terre tout autour de leur nid pour la refroidir afin que les scorpions, pensant que l'air s'était rafraîchi, sortent de leur cachette. Mon objectif était d'inverser leur sens du jour et de la nuit, du chaud et du froid. J'avais compris qu'ils craignaient la chaleur car ils ne s'aventuraient jamais sur la terre chaude. Il fallait qu'ils pensent que c'était la nuit pour mettre le nez dehors. Au bout de trente minutes, un scorpion apparut. Je l'attrapai par la queue avec les tenailles et le jetai au fond du bocal. Ayant été bredouille pendant deux jours, ma capture de trois scorpions le troisième jour tenait du record. Le soir même, le nez collé aux bords, nous vîmes un des scorpions de Mahjoub en dévorer un plus petit et fûmes témoins de leur cannibalisme.

Du vestibule, j'observais mon père assis devant la télévision, tirant sur sa cigarette et lançant des jurons contre une cohorte d'hommes et de femmes identiques qui défilaient en chantant des hymnes. Mahjoub et moi ne savions pas ce qu'était un communiste. Je pensais qu'il s'agissait d'une personne. Peut-être était-ce cet homme coiffé d'un chapeau rouge qui haranguait la foule pendant que mon père et Nasser Khan pleuraient à chaudes larmes et se lamentaient qu'ils avaient tout perdu ?

Puis mon père s'écria : « Nasser ! Est-ce que les Ouzbeks dormaient pendant que les Russes nous ont engloutis ? »

Et Nasser Khan, embarrassé comme si tout ceci était sa faute, dit : « On n'a que ce que l'on mérite. »

Et voilà que c'était reparti, les Pachtounes qui ont trahi les Tadjiks, les Hazaras qui s'en sont pris aux Ouzbeks, et ainsi de suite... Les éternelles querelles ethniques, entendues mille fois, avec en fond sonore la voix du chanteur Ahmad Zaher. Dans ce vacarme, qui pouvait bien se soucier de deux gamins la tête penchée sur leurs bords de scorpions ? Quand j'ai raconté à mon père que nous avions vu un scorpion en dévorer un autre, il a

ajouté que le scorpion était aussi un autophage. Quand son corps dégage une odeur de proie, il se sectionne et se dévore lui-même.

Quelques jours plus tard, le jeu est monté d'un cran. C'était à celui qui comptabiliserait le plus de scorpions morts. Les scorpions sont coriaces et ne succombent pas facilement. Contrairement à ce que nous pensions, ils ne mouraient pas en se piquant mais ils succombaient parce que leur queue s'arquait excessivement sous l'effet de la chaleur. Nous laissions donc les bocaux sur la terrasse en plein soleil à midi pendant que nous nous affairions au jardin à en dénicher d'autres. Nous retrouvâmes les parois du bocal recouvertes de sécrétions et en conclûmes qu'ils s'entretuaient. De toute évidence, plus le soleil tapait fort, plus ils mouraient vite. Aussi, quand nous en avions assez de chasser, nous montions sur le toit déposer nos bocaux en haut du dôme et les regardions mourir. Leur mort ne nous causait aucune peine. Lorsque l'on a compris très tôt qu'un humain peut en tuer un autre, il se peut que l'on ne ressente plus rien face à la mort.

La plupart de nos scorpions mesuraient deux à trois centimètres, mais, quelques jours après le début du jeu, Mahjoub en attrapa un d'environ six centimètres. Il paraissait énorme et sa couleur brun foncé le distinguait des autres. Il vint à bout de ses congénères en un temps record. Compte tenu des règles, le jeu se conclut en faveur de Mahjoub, tous ses scorpions étant morts. Le soir venu, lorsque nous montrâmes à mon père le gros scorpion victorieux de Mahjoub, il y eut une grande agitation et ils partirent sur-le-champ avec mon cousin à l'endroit où celui-ci l'avait trouvé, derrière le mur du jardin. Cette dangereuse créature venait de remettre en cause notre jeu périlleux. Il fut désormais interdit alors même que je mettais au point un plan pour me procurer un de ces scorpions bruns près du mur du jardin. Mon père fit jeter les bocaux dans le feu et la partie se termina par ma défaite, ce qu'il m'était impossible d'accepter. Pour moi, c'était désormais une guerre, un combat à mort qui n'avait de jeu que le nom. Je ne me connaissais pas assez pour comprendre d'où venait cette appétence pour la

guerre, au risque de ma propre vie. Comment est-il possible que, même après avoir entendu que les scorpions bruns charriés par la crue printanière du fleuve Harirod avaient envahi le village, je sois sortie en pleine nuit, armée d'une lampe de poche, pour capturer un de ces invités indésirables qui avaient traversé la frontière et prouver que je pouvais encore gagner ? Mahjoub n'avait probablement pas conscience qu'en me dénonçant, il m'avait sauvé la vie.

Des années plus tard, en fréquentant des Iraniens, j'ai compris ce qui nous différencie. Les Iraniens tiennent plus que tout à l'idée de la présence originelle. Ils s'évertuent à prouver que leur existence remonte aux origines de la Terre, qu'ils ont créé les premières civilisations. Où qu'ils soient, il faut qu'ils démontrent qu'ils ont été là avant tout le monde et qu'ils sont les habitants originels. Mais pour les Afghans, l'attachement à un lieu ne compte pas. Ce qui compte, c'est l'âme guerrière. C'est de montrer qu'on appartient à une tribu ou à un clan victorieux, même s'il faut pour cela dévorer les autres, ou se dévorer. Même quand nous appelons cela un jeu, nous faisons la guerre.

Le jeu n'avait pas pour autant cessé dans ma tête, ni d'ailleurs les discussions de mon père et de Nasser Khan, jusqu'au jour où tout le village ne parla plus que des scorpions bruns. Cet été 1990, vers la fin du séjour de Mahjoub et de son père, une marée de scorpions se déversa dans la région. La découverte de Mahjoub n'avait été qu'une alerte ; en l'espace de quelques semaines, les scorpions étaient partout. La vie des frontaliers de la province du Farah devint un enfer. On nous enveloppa les jambes dans des linges épais et on nous envoya tout en haut de la maison, sur le dôme. Une moustiquaire avait été installée pour nous et il était absolument interdit de nous en éloigner. La première nuit fut excitante, et à l'aube nous nous amusâmes à nous laisser glisser le long du dôme. Mais le lendemain, en voyant d'en haut les gens marcher en direction du cimetière, l'angoisse nous saisit. On rapporta qu'en vingt-quatre heures, quatre-vingts personnes

avaient succombé à des piqûres de scorpions, pour la plupart des enfants. Le temps des rigolades et des battues était révolu. Nous restions terrés sous la moustiquaire en compagnie de ma nourrice. Chargée de notre protection, elle récitait des prières invoquant la clémence de Dieu, et nous nous évertuions à répéter ses mots après elle. Nous avions succombé à la peur des étrangers. Nous étions comme une armée vaincue et brisée, qui attend son sort. Ces hôtes indésirables avaient réussi à nous faire oublier notre propre jeu. Nous étions habitués à nos scorpions ; nous connaissions l'emplacement de leurs terriers, la puissance de leur venin et nous savions comment nous en débarrasser. Mais ces milliers de scorpions que rien ne semblait arrêter n'étaient pas d'ici.

De là où je me trouvais, en haut du dôme, je m'inventai une chambre en verre suspendue dans les airs, hors de portée des scorpions, flottant au-dessus d'une immensité bleue dont toute terre était absente. Une demeure rassurante dans un cadre si différent, dont la vie m'avait privée et à laquelle mon âme d'enfant aspirait.

Fallait-il que les Ouzbeks dorment pendant que les Russes nous envahissaient ? Comment se fait-il que nos pères, qui ont combattu sans relâche quasiment jusqu'à l'anéantissement, se soient ensuite faits tout petits devant des étrangers et s'accusent maintenant mutuellement de lâcheté ? Faut-il qu'un nouvel ennemi, plus impitoyable encore, nous tombe dessus pour que nous prenions enfin conscience de notre tragédie ? Quoi qu'il en soit, les journées et les nuits en haut du dôme s'écoulèrent dans l'angoisse, à compter les morts. Y aurait-il une corrélation entre patrie et destin pour expliquer que la douleur des piqûres de scorpions soit encore si vive ?

Il y a le temps de ceux qui restent et le temps de ceux qui partent.

Pendant que les premiers le voient défiler sous leurs yeux, les autres sont emportés dans son tourbillon. Il s'en trouvera toujours un pour objecter, celui qui ne fait que traquer les criminels dans les journaux : « Les moudjahidines ont tué les communistes, les Talibans ont tué les moudjahidines, les Américains ont tué les Talibans... » La presse et les sites d'information foisonnent de ce type de données qui érigent les héros d'aujourd'hui en criminels de demain.

Admettons qu'il soit possible, tout en étant loin de son pays, de mesurer le temps par l'actualité des crimes de guerre. Soit, mais uniquement tant que l'amour ne s'en mêle pas. L'amour chamboule toutes les équations. Je sais, il est difficile d'imaginer qu'on puisse tomber amoureux dans un tel chaos. Et pourtant cela arrive, et quand celui que l'on aime repose au cimetière, tous les criminels se ressemblent et il n'y a plus de héros sur le champ de bataille.

La guerre modifie l'équation de l'amour : ce sont deux lignes parallèles qui se suivent jusqu'à l'éternité sans jamais se croiser. Quand la guerre emporte celui que tu aimes, c'est comme si la balle qui vient percer ton cœur ne s'arrêtait jamais.

Je suis le songe de Fawad, un songe appelé la mort

1387 du calendrier persan (2008)

Hérat, Afghanistan

Les okras en sauce se cuisinent de la même manière en Iran et en Afghanistan, pourtant le goût en est différent. J'eus l'occasion d'en manger chez mon oncle, lors de mon dernier séjour à Hérat, et me suis dit que la différence provenait sans doute de la variété des okras afghans. Puis j'ai essayé de retrouver la saveur de ceux que j'avais mangés en Iran, mais pour quelqu'un qui ne connaît rien à la cuisine, c'était comme porter de l'eau à la rivière. Je ne sais pas, son ragoût était peut-être plus acide, plus pimenté ou plus salé, en tout cas, il était différent.

« Il n'a pas le même goût qu'en Iran, dis-je à ma tante.

— J'espère bien que tu nous montreras comment vous faites chez vous », lança-t-elle avec une pointe d'ironie.

J'aurais mieux fait de me taire, car je suis incapable de cuisiner. Dans notre culture, il est tellement inconcevable qu'une femme ne sache pas cuisiner que cela revient presque à dire qu'elle n'est pas une femme. En outre, pour ma tante, femme pachtoune traditionnelle de la tribu des Barakzai et qui ne m'avait jamais aimée, cela ne pouvait que la conforter

dans son opinion que j'avais été dès le début un mauvais parti pour son fils et que notre relation n'avait été qu'un jeu d'adolescent.

Je me revois à neuf ans, perchée sur un tabouret de vingt centimètres de haut, essayant de regarder dans la marmite. Debout devant la cuisinière, une écumoire à la main, ma mère explique que pendant la cuisson du riz, dès que l'on voit apparaître cinq petits traits sur la surface du grain, il faut tout de suite égoutter le riz qui est alors digne d'être servi aux invités. Si l'on en compte six, il n'est plus acceptable et il faut le garder pour la famille. Nous recevions beaucoup et il y avait heureusement des cuisiniers pour nous épargner tout ce tracas et cuisiner un riz *convenable*, car ma mère était une femme parfaite et elle voulait à tout prix me faire hériter de ses qualités. Pour ma part, j'étais surtout soucieuse à cet instant de savoir comment j'allais pouvoir plonger mon visage dans une marmite fumante pour examiner chaque grain de riz. C'est alors que ma mère, me regardant comme si j'avais été une extraterrestre, dit : « Bien évidemment, on fait ça à vue d'œil. »

C'est à ce moment que j'aurais dû comprendre que je n'étais pas faite pour cuisiner. Là où ma mère voyait un *tout* qu'elle jugeait instantanément, je voyais des centaines de grains de riz flottant dans une marmite. Aux premiers temps de mon apprentissage, elle m'avait chargée à plusieurs reprises de la cuisson du riz et il lui avait suffi d'un regard par-dessus mon épaule pour déclarer : « Les invités en mangeront, nous aussi, mais les chiens n'en voudront pas ! » Je doute d'ailleurs qu'elle eût jamais donné à un chien ou un chat ou même à un mouton le résultat de mon labeur. « Les pauvres, disait-elle, ce sont également des créatures de Dieu et elles n'ont rien fait de mal », puis, prenant un air affligé, elle disait dans un soupir : « Mon petit arbre stérile ! »

Stérile, je l'avais toujours été aux yeux de ma tante. Elle n'avait jamais admis que son fils fût épris d'une femme *si peu femme*, dont l'avenir ne promettait rien de bon, et quand elle se lamentait en présence de ma mère,

je l'entendais qui acquiesçait en disant : « Oui, oui, si peu femme et en plus, obstinée. »

L'amour me terrassa pour la première fois à l'adolescence, violent et irrépressible. J'étais très contrariée par ce sentiment inconnu et je passais mes journées dans une humeur irascible. Je le désirais et le rejetais tout autant, mais j'avais beau résister, je voyais bien que tout mon être obéissait à une force implacable. Comme je vivais en Iran tandis que l'élue de mon cœur se trouvait en Afghanistan, notre amour était tributaire de mots comme bureau des migrants, frontière, carte de transit, étudiant étranger, passeport, religion... tant de choses qui avaient le pouvoir de réduire ou d'augmenter la distance qui me séparait de celui que j'aimais.

La femme de mon oncle revint avec un plateau d'okras, lavés et séchés, en tout point identiques à ceux que l'on trouve en Iran.

« Tiens, dit-elle, montre-moi comment vous faites chez vous !

— Euh, vous les avez séchés alors que chez nous, on les cuit mouillés », ai-je répondu.

Chercher à dissimuler son ignorance au lieu de la confesser ne fait que compliquer une situation, et l'on sait que les petits mensonges sont souvent les moins convaincants. Loin d'être naïve et connaissant mon caractère opiniâtre, ma tante me toisa d'un sourire moqueur.

Autrefois, pour plaire à ma mère et à ma tante, je m'étais donné beaucoup de peine pour *porter des fruits*, ce qui signifiait accomplir quelque chose qui me valût à leurs yeux le titre de femme ou plus spécifiquement celui de « femme-de-Fawad ».

J'avais d'abord commencé par expérimenter une recette trouvée dans un livre de cuisine : 100 grammes de matière grasse, 250 grammes de filet de veau, etc., mais au bout de plusieurs tentatives, le résultat restait médiocre. « Il manque une touche personnelle », répétait ma mère, mais j'avais beau chercher, je ne trouvais rien à y mettre de plus que ce qui était écrit dans la recette. Jusqu'au jour où je tombai, dans le même livre, sur la recette d'un

cake au citron. Cette fois, ce fut un succès. À dix-sept ans et à la veille des examens du baccalauréat, je venais de faire une découverte fondamentale, à savoir que la pâtisserie et la cuisine n'obéissaient pas aux mêmes règles. En pâtisserie, rien n'est laissé au hasard, tout est précis, les poids, les volumes ainsi que la température du four.

Je dis à ma tante : « Vos gazinières russes sont très puissantes parce qu'il fait froid en Russie. Il vous faudrait une cuisinière iranienne. » Mais c'était évidemment aussi absurde que de dire à un fabricant de chapeaux que les Tadjiks ont la tête plus large que les Afghans et qu'il est par conséquent impossible de fabriquer des chapeaux.

Ma tante n'était pas stupide. Elle rétorqua que les cuisinières russes étaient bien meilleures que celles fabriquées en Iran. Je n'étais pas assez bien informée pour me défendre, mais il était de toute façon trop tard pour battre en retraite :

« Les okras se défont quand le feu est trop fort, ai-je continué.

— Il suffit de baisser la flamme, ma chérie, fit ma tante.

— C'est impossible avec des gazinières russes. »

J'avais tapé dans le mille, car de l'autre pièce mon oncle lança soudain :

« Les Russes nous ont tout apporté et ils nous ont tout pris. Tu as entendu, Safia ! »

Le ton monta et je saisis dans leurs paroles qu'ils se préparaient à quitter Hérat pour aller à Douchanbé. Pourquoi Douchanbé ?

Je fis semblant de m'affairer dans la cuisine. Sur une étagère, j'avisai des petits flacons soigneusement étiquetés à la main. Celui intitulé *Pied de fillette* contenait une épice qui ressemblait à du cumin. Dans un autre portant le nom *Âme de Leili* se trouvait une poudre jaune, plus claire que le curcuma, et dans le flacon appelé *Regards*, des bâtonnets semblables à ceux de cannelle, mais qui étaient plus rouges. Je m'immisçai dans leur discussion :

« C'est merveilleux que les épices chez vous portent des noms si féminins ! Ce sont les femmes qui donnent de la saveur à vos plats, lançai-je avec enthousiasme.

— Elles les empoisonnent, tu veux dire ! » marmonna mon oncle.

Ma tante posa le plateau d'okras devant moi.

Je n'avais plus d'issue.

« Il m'en faut trente-cinq de même taille », dis-je.

J'avais lancé ce chiffre sans réfléchir. L'année de mes dix-sept ans, je m'étais mise à confectionner des sucreries à base de farine de pois chiche. Je les pesais méticuleusement et en disposais trente-cinq dans des boîtes en plastique jetables. Ma mère les distribuait à toute la famille en s'assurant que cela se sache en Afghanistan, même si Fawad se moquait éperdument que je sois bonne pâtissière. Dans ses lettres, il me parlait de littérature et de ses rêves de liberté pour l'Afghanistan. Elles commençaient toujours ainsi :

*À l'unique de mon cœur,
La tyrannie sera bientôt vaincue. Elle est en train de rendre
l'âme, impuissante face à l'avancée du peuple...*

Il poursuivait ensuite avec un compte rendu de la situation alors qu'ici, je m'adonnais à mes prouesses pour prouver au monde ma féminité. Au bout d'un an, personne dans la famille ne confectionnait le moindre dessert sans me consulter pour déterminer la durée et la température du four. Je devais ce succès à mon sens du détail et j'avais si bien su en tirer parti que ma mère avait conclu que son adolescente désirait finalement être une femme et se marier.

Je dis à la femme de mon oncle :

« La quantité d'eau est très précise. Pour trente-cinq gombos, on rajoute un demi-litre d'eau.

— Comment fais-tu pour mesurer l'eau ? demanda-t-elle.

— Avec une bouteille vide », dis-je.

Je mis trente-cinq gombos et le contenu d'une bouteille dans la casserole.

Mon oncle lança de l'autre pièce :

« Les Russes nous ont anéantis. Les aliments, l'eau, ils nous fournissent tout. Peut-on être plus vil que cela ? Nous qui avons tout ! »

Comme beaucoup d'Afghans, mon oncle avait subi les déboires de l'économie étatique et, maintenant que vingt ans avaient passé depuis le retrait des troupes soviétiques, il était devenu un partisan invétéré d'Ahmad Shah Massoud qu'il appelait « le héros national afghan ». Il proclamait avec fierté que Massoud avait toujours préféré le pain noir au pain blanc impur des Russes, et ces propos me surprenaient quelque peu venant de la bouche d'un ancien féodal. Mais y a-t-il une chose que la guerre ne bouleverse ? L'empreinte des Russes était présente sur tout, sur le panier à pain, sur les casseroles, le réfrigérateur, et les aliments avaient encore un goût de guerre. Je fis part de mes pensées à mon oncle. Sans comprendre mon propos, il dit : « Je t'assure qu'à la première occasion ils vont nous empoisonner avec leurs pommes de terre. »

Pendant que mon oncle déversait sa bile, les okras mijotaient dans l'eau minérale russe et le concentré de tomate iranien, et je ne savais plus quelle quantité de sel ajouter.

Je demandai à ma tante : « Comment faites-vous pour le sel ? » Elle comprit parfaitement le sens de ma question et répondit comme ma mère « à vue d'œil » mais j'étais bien entendu incapable d'une telle approximation. Quand vint l'heure du dîner, les okras présentés dans un beau plat en cristal étaient en bouillie. Ni moi ni ma tante n'avions rajouté de sel. Je dis : « Saviez-vous que les bouteilles d'eau russes ne font pas cinq cents millilitres, mais sept cent cinquante millilitres ? Mon ragoût est complètement raté. »

Il n'en fallut pas plus pour faire ressurgir les batailles du passé sur la nappe et mon oncle repoussa rageusement son assiette : « Mais que le diable les emporte ! Tu vois ce qu'ils nous font !? Cette malédiction ne cessera jamais ! »

Nous avons mangé en silence le ragoût fade et gluant. Le meilleur moyen de briser la glace dans de tels moments est de dériver vers des sujets plus importants ; la guerre d'Afghanistan intéressait forcément plus mon oncle que mon ragoût ou celui de ma tante. Je ne sais si je dus mon salut à Ahmad Shah Massoud ou à l'eau minérale russe, mais j'étais sortie d'affaire. Pour racheter mes torts et leur cuisiner quelque chose que je savais faire, je décidai de me rendre le lendemain au marché de Hérat, où je comptais trouver des moules à gâteau et de la farine. Je voulais leur préparer un gâteau, un gâteau si délicieux qu'il ne me soit pas nécessaire de masquer mon incompetence en évoquant les tragédies du passé.

Le jour suivant, je partis donc au marché de Hérat, ou ce qui en restait après toutes ces années de guerre. Nous étions en 2008. Officiellement, les Talibans étaient partis depuis longtemps, mais huit hommes sur dix avaient des allures de Talibans. Les scènes que je voyais étaient profondément déconcertantes : un homme enveloppé dans une étole talibane portait sur la tête le pakol de Massoud ; une femme au menton tatoué de quatre grains de beauté avait rehaussé sa burka et sa robe était outrageusement décolletée ; un enfant tenait une échoppe de munitions de chasse en dégustant tranquillement une glace. Où étais-je ? Était-il possible que ce fût Hérat ? En me fiant aux conversations, j'aurais aussi bien pu me trouver au Pakistan, en Arabie saoudite ou dans une ville frontière iranienne. Le bazar de Hérat était une sorte de pot-pourri de tout ce qui constitue une ville dévastée par la guerre au Moyen-Orient.

J'achetai des œufs et de la farine chez un marchand qui parlait en pachto. Je n'avais pas apporté ma balance digitale allemande, mais je

trouvai prudent de renoncer à en chercher une et décidai de quitter les lieux au plus vite.

Des hommes en tenue d'apocalypse patrouillaient dans la ville. « Ce sont des soldats de l'OTAN », chuchota une femme comme s'il était interdit de prononcer ce mot à voix haute. Elle me mit en garde : « Ne les regarde pas, s'ils prennent peur, ils sont capables de tirer. » L'idée que je puisse représenter un danger pour ces hommes en gilets pare-balles me semblait incongrue. C'était à se demander qui était l'ennemi à présent que la guerre était finie !

Hormis la maison de mon oncle, je ne reconnaissais rien du Hérat d'autrefois. À mon retour, je le trouvai assis sur la véranda non loin de son réchaud à opium et visiblement déjà intoxiqué. Il m'accueillit en criant joyeusement : « *Bah Bah*, ma beauté est de retour ! »

Je m'avançai vers lui et il me serra dans ses bras.

« Je ne t'avais pas encore prise dans mes bras depuis ton arrivée. Tu es maigre comme une belette. »

Je posai mes achats par terre.

« Quel enfer, mon oncle ! On a l'impression que la ville est encore pleine de Talibans ! Les gens sont habillés comme des Pakistanais, alors qu'autrefois, ils ressemblaient à des Iraniens. »

Il continua sur sa lancée :

« Je me demande qui est l'homme qui a bien voulu t'épouser ! Tu es plus légère qu'un chevreau ! Si tu avais été la femme de mon fils... »

Les mots étaient tombés ! Il approcha la pipe de la flamme. Nous venions d'être tous deux projetés vingt ans en arrière, le jour où j'avais fait irruption dans sa chambre en disant : « Mon oncle, ton fils dit qu'il ne veut pas de moi ! », et lui avait répondu : « C'est un âne et toi, tu es mon tigre du Bengale ! »

Je me levai. Je n'avais pas la force de revivre ces souvenirs. Mes mains tremblaient. Je n'étais pas revenue ici après si longtemps pour parler de

mon cousin.

Tout s'était déroulé pendant l'été 1999. Je venais d'avoir dix-huit ans et mon cousin qui en avait vingt me parlait dans sa dernière lettre de Cholokoff et écrivait : « Les romans vont être éradiqués des bibliothèques universitaires. » Je lui avais répondu : « Ici aussi, il y a des émeutes à Téhéran. Les dortoirs sont fermés et on nous a renvoyés chez nous jusqu'à nouvel ordre. »

Puis un jour, plus rien. Le téléphone ne répondait plus. Mes trois dernières lettres étaient restées sans réponse. La date limite des inscriptions pour les étudiants étrangers approchait et mon cousin aurait déjà dû arriver en Iran. Secrètement, j'espérais qu'à son arrivée, mon oncle ou mon père nous loueraient une maison et que nous pourrions enfin nous marier. Mais nous étions demeurés deux amants qu'une frontière tracée par d'autres avait séparés, un beau songe de mes dix-huit ans. Au mois d'août, un coup de fil nous apprit sa mort dans une embuscade. Il avait été touché en pleine poitrine et les vertèbres de son cou avaient été brisées, lui sectionnant l'aorte. Quelqu'un avait mutilé mon fragile amant au teint de lune. Si je n'étais pas trop jeune pour l'amour, je l'étais pour la mort. À cette époque, les Talibans étaient au pouvoir et les combats contre les moudjahidines faisaient rage, il était hors de question d'aller en Afghanistan. Personne ne savait ce qui s'était passé mais on disait que lors d'un assaut ses camarades, des moudjahidines de gauche, l'avaient trahi. Personne ne connaîtra jamais la vérité et d'ailleurs qu'est-ce que cela changerait ?

Je restai en Iran, les yeux rivés au loin vers la frontière au-delà des montagnes. J'empoignais la terre, je martelais le sol de mes mains en hurlant ma douleur. J'avais vieilli d'un seul coup. Le tremblement de mes mains date de cette époque. Mes amis de Téhéran ignoraient tout de ma vie et de mes dix-huit ans. À leurs yeux, rien ne me distinguait des autres étudiants, puisque j'avais une carte d'identité iranienne et que j'étais aussi concernée qu'eux par les attaques des dortoirs et les révoltes étudiantes.

Puis un jour, les bouddhas géants de Bâmiyân tombèrent. Les images de l'explosion passaient en boucle sur les chaînes d'Iran et du monde entier, mais la seule photo capable de m'émouvoir était celle d'un homme minuscule se tenant devant les grandes statues, un homme qui s'était effondré avant elles. Au diable les bouddhas, le patrimoine de l'humanité ! Les télévisions ne s'intéressaient qu'aux ruines fumantes des statues, alors que mon cœur aussi était brisé. J'étais une mariée dépossédée de sa nuit de noces, une femme meurtrie dont personne ne soupçonnait la peine. Mon oncle n'aurait pas dû réveiller cette ancienne douleur. Depuis j'avais épousé un autre homme, j'avais eu un fils et je ne sais quelle idée m'avait prise de venir me livrer ici à cette mascarade de cuisine ! Ma gorge était nouée. Je revoyais mon père brûlant toutes les photos de mon cousin, le psy qui me demandait si je l'avais embrassé ou si j'avais vu son cadavre, ou bien ce professeur qui en parlant de la guerre en classe avait fait jaillir mes larmes, et j'avais été secouée de sanglots pendant l'ensemble du cours, sous les yeux ébahis de mes camarades.

Je me levai pour déposer le sac de courses dans la cuisine. Ma tante Safia était arc-boutée sur l'évier comme si elle avait eu un malaise.

« Les okras étaient ratés, dis-je, j'aimerais bien vous faire un gâteau. »

Elle tourna la tête et je vis à ses yeux rougis qu'elle avait pleuré. Je me dis qu'elle avait probablement entendu notre conversation.

« Ça va, ma tante ? ai-je demandé.

— Qu'est-ce qu'il te faut ? dit-elle en ignorant ma question.

— Juste un moule à gâteau », ai-je répondu.

Elle baissa la tête et se remit à la vaisselle. Je voyais bien que quelque chose n'allait pas et que je lui devais des excuses pour mon impolitesse grossière de la veille.

Je m'approchai et voulus lui prendre l'assiette des mains.

« Tout ceci est du passé, ma tante. À vrai dire, je ne sais même pas cuisiner. Je croyais faire plaisir à mon oncle. »

Elle lâcha l'assiette et de sa main mouillée me flanqua la gifle la plus froide de ma vie. Combien d'années me faudra-t-il pour oublier le bruit que fit cette claque sur ma joue ? J'étais sidérée par son geste et, curieusement, je me sentais honteuse.

« Tu viens d'Iran après tant d'années pour rouvrir notre plaie ? Pour nous faire la cuisine ? »

Cette fois-ci, j'étais projetée au moment de la mort de mon cousin quand la voix de mon oncle avait hurlé au bout du fil : « Ils l'ont tué ! Ma colombe de Kaboul ! Ma colombe tachée de sang... » et ses mots résonnaient dans ma tête encore tout étourdie.

Il était impossible de guérir une famille brisée en lui mitonnant de bons petits plats. En outre, tout ce qui venait de moi avait l'amertume du poison puisque à la mort de celui que j'aimais, j'avais tourné la page et m'étais remise à cuisiner pour être admirée de ceux dont je m'étais évertuée à obtenir l'approbation au prix de tant d'efforts. J'avais survécu à l'amour alors que celui que j'aimais reposait au cimetière...

Ma tante dit :

« Ton oncle a décidé d'aller à Douchanbé venger son fils. J'espérais qu'il finirait par oublier ici à Hérat, mais vous êtes des grands rancuniers dans cette famille. Il m'accuse d'avoir causé sa mort. »

Elle s'effondra sur le sol, secouée de sanglots.

Je ne pouvais imaginer mon oncle, opiomane et si frêle, aller se venger de la mort de son fils, et de qui d'ailleurs, puisqu'on ne connaissait pas le meurtrier de mon cousin. De son corps mutilé, l'assassin avait emporté une main en signe de haine, cette belle main qui m'écrivait des lettres d'amour et qui avait tenu la mienne en me jurant fidélité.

La voix grisée de mon oncle fredonnant un air d'Ahmad Zaher montait de la cour. Safia sécha ses larmes. Neuf ans avaient passé et pourtant j'éveillais encore leur douleur, j'étais encore la coupable. Aucun chagrin ne vous anéantit de la sorte ! Au fond, je n'étais guère différente d'un Taliban,

d'un moudjahid ou d'un communiste, j'étais un assassin puisque j'avais survécu à ma propre mort.

Safia ne devait pas foncièrement me haïr mais ma visite et mon attitude faussement insouciantes avaient rouvert la blessure. Cette gifle me punissait avec raison d'avoir dit que le bonheur était encore possible, d'avoir épousé un autre homme, d'avoir déclaré que les Talibans avaient été chassés et qu'on allait enfin reconstruire les bouddhas. Il fallait me faire taire ! Pourquoi vouloir à tout prix réparer nos blessures ? Pourra-t-on un jour réparer le corps mutilé de Fawad ?

Je tendis ma main :

« Venez, ma tante ! »

Elle me repoussa. Lorsque je posai la main sur son épaule, elle laissa échapper un cri de douleur qui me fit reculer. Le col évasé de sa robe ayant glissé de son épaule, j'aperçus des plaies sur la nuque mise à nu, certaines anciennes, d'autres fraîches et suintantes, et la chair qui était à vif sous les cloques. Je ne pus retenir un cri. C'était sans aucun doute des marques de brûlures causées par un tisonnier. Mon oncle ne lui avait donc jamais pardonné d'avoir envoyé leur fils étudier à Kaboul et chaque fois que son chagrin se rappelait à lui, il lui infligeait ces brûlures. Safia, brûlée et meurtrie, subissait ces tortures alors qu'elle était innocente. Ma gifle était bien peu de chose et je la méritais !

La guerre continue et je n'ai jamais revu mon oncle jusqu'à sa mort. Dans mon cœur en lambeaux revient souvent le souvenir de cette main privée de linceul, cette main qui rêvait d'écrire et qui écrit aujourd'hui à travers moi.

Depuis mes dix-huit ans, qui suis-je sinon le songe de Fawad, un songe appelé la mort ?

Pour l'exilé, le monde se métamorphose sans cesse. Il fluctue puis se fixe un jour dans de nouvelles coordonnées géographiques, qui ne sont hélas pas celles que l'exilé avait jadis quittées avec son baluchon sous le bras. Le monde change et l'exilé aussi. La guerre et l'exil rendent caduque la notion de stabilité, et l'instabilité finit par devenir la norme. C'est pourquoi, lorsqu'il entend dire que la guerre est finie, l'exilé se précipite chez lui. Comment s'imaginer-t-il retrouver la maison dont il a laissé la clef en partant à des étrangers ? Que veut-il ? Il veut la reconstruire. Le monde a changé et lui aussi et pourtant il persiste à croire que c'est encore possible. L'exilé, égaré dans un no man's land entre la vie et la mort, cherche peut-être avant tout à se reconstruire lui-même sans se soucier de l'état de sa maison, que d'autres ont démolie brique après brique.

Quand la première balle part, l'impact se répercute sur des générations. La damnation est éternelle. On devient fugitif et on le reste, même sous le drapeau des Nations unies ou celui du Croissant-Rouge... Le drapeau blanc de la paix est troué de partout.

La guerre enfin finie, la reconstruction commence...

1389 du calendrier persan (2010)

Birjand, Iran

Ma tante s'appelait Anar, comme le fruit. Personne ne savait pourquoi, en revanche chacun s'accordait à dire que tout dans son existence avait un goût aigre-doux, comme celui de la grenade. À commencer par son visage : à sept ans, elle avait fait une chute de vélo et sa lèvre supérieure s'était fendue comme une grenade, et la honte qu'occasionnait cette difformité l'avait rendue taciturne et secrète. Le fait de porter un prénom dont on finit par manifester les attributs n'a rien de surprenant dans notre culture. *Personne n'échappe à la destinée de son nom*, dit le proverbe persan. Mais dans le cas d'Anar, il y avait plus que son apparence. À dix-sept ans, elle s'était fiancée avec un cousin qui avait péri juste avant le mariage dans un accident de voiture, sur la route entre Kaboul et Kandahar. À cette époque, quand on avait la chance de réchapper à la guerre civile, on pouvait tout de même mourir comme partout ailleurs, dans des accidents, à cause d'une crise cardiaque ou d'un cancer.

Pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à ses vingt ans, Anar revêtit chaque soir en silence sa robe de mariée. Cela me surprend que personne ne l'ait tenue responsable de la mort de son fiancé et cela prouve qu'il existait

encore un peu de *bon sens* dans notre famille. J'utilise ce terme sciemment. Le bon sens n'est pas une qualité inhérente à l'individu et il me semble qu'autrefois, lorsque la guerre n'avait pas encore fait les ravages que l'on sait dans les foyers, nous étions capables de porter un jugement plus juste sur les choses. Tout le monde a perdu la tête dans cette tourmente, pourquoi notre famille ferait-elle exception à la règle ?

C'était l'année 1968, à l'apogée du règne de Zaher Shah. L'Université de Kaboul vivait des heures de gloire. En surface, tout était paisible, mais les idées communistes circulaient déjà secrètement. On sait aujourd'hui que le prince Daoud, le cousin du roi, tramait à cette époque un coup d'État et qu'au sein même de l'université, les intellectuels de gauche préparaient le terrain pour l'arrivée des Soviétiques. Anar avait vingt ans et, refusant toujours l'idée d'un nouveau mariage, elle préparait une licence de langue et de littérature anglaise à l'Université de Kaboul qu'elle obtiendrait trois ans et demi plus tard avec des félicitations. Elle n'avait aucune affinité avec la gauche et fuyait les rassemblements où les étudiants lisaient les discours de Babrak Karmal, figure de proue du mouvement de gauche en Afghanistan. Elle ne participait pas aux manifestations, ni ne soutenait ceux qui boycottaient les cours d'anglais pour exiger l'enseignement du russe. Ceci explique peut-être le fait que lors du coup d'État du prince Daoud qui instaura une république fortement infiltrée de communistes, découragée par l'atmosphère complotiste au sein de l'université et la haine impitoyable entre les intellectuels de gauche, Anar ait arrêté ses études et se soit mariée. Cette fois-ci, avec un Iranien du nom de Mohtashem, ou peut-être Ehtesham, avec lequel elle partit vivre à Londres. Épouser un Iranien est toujours considéré comme une aubaine et, pour une fois, les gens dirent qu'Anar avait eu de la chance et que les choses avaient bien tourné pour elle. Pour ma part, je pensais que c'était parce qu'elle parlait la même langue que son mari, mais ma mère disait que c'était parce qu'elle avait trouvé un bon parti. À cette époque, un riche commerçant iranien qui

épousait une Afghane, même avec une tare physique, n'avait rien d'exceptionnel car dans les années 1970 les relations entre les deux pays étaient excellentes et, de surcroît, Anar était issue d'une famille aisée et renommée. Tout ceci bien sûr relève de mon interprétation personnelle, ce que je sais de la jeunesse d'Anar m'ayant été raconté par d'autres. Six ans plus tard, son époux se mit à la tromper, du moins c'est ce que disaient les gens car Anar laissait entendre qu'il s'était épris d'une autre femme. La nouvelle épouse de ce M. Mohtashem ou Ehtesham avait presque le même âge que ma tante. Elle était petite et menue, à la peau blanche, et surtout, c'était une étrangère. Anar resta dans le domicile conjugal tandis que le mari et la deuxième épouse s'installaient ensemble. Cette partie de l'histoire, nous la connaissons grâce aux photos qu'Anar envoyait de Londres. On y voit Anar dans un hôpital londonien, au chevet de la coépouse qui tient dans ses bras un nouveau-né tout blond. Sur une autre photo, Anar debout devant une école tient la main de deux petits enfants au teint clair. Là, Mohtashem et sa femme étrangère sont en train de couper un gâteau et Anar applaudit joyeusement à l'arrière-plan. Anar ne téléphonait jamais pour donner plus de détails sur les événements de sa vie. Sur les photos, elle a l'air heureuse avec cette autre femme et les enfants de celle-ci. Elle sourit toujours. Ces années-là, quand elle nous écrivait de Londres, les communistes étaient partis et des criminels du nom de Talibans terrorisaient le pays. Les gens fuyaient. Nous passions notre temps à nous assurer que les membres de notre famille étaient encore en vie. En comparaison, la vie d'Anar avait l'air si paisible que personne ne s'inquiétait pour elle.

Les Talibans furent chassés et remplacés par Karzaï, et c'est alors que nous apprîmes la mort de la coépouse à Londres. Anar téléphona et raconta brièvement à ma mère que la pauvre avait succombé à un cancer. Personne ne savait ce qui se tramait dans les lacis de la conscience d'Anar, ni quel genre de relations elle entretenait avec son mari, l'autre femme et leurs

deux enfants, mais à partir de ce moment, elle commença à dépérir. Elle ne quittait plus son lit et pleurait jour et nuit. Elle ne répondait plus au téléphone.

Il me semble que pour une femme, qui plus est afghane, sortie indemne du régime communiste, faire une dépression à cause de la mort d'une coépouse n'est même pas stupide, c'est infantile. Finalement, le Mohtashem en question la ramena en Iran. Après trente ans d'exil, elle retrouva une grande partie de sa famille qui s'y était depuis réfugiée. Si elle n'était pas rentrée au pays, elle avait du moins retrouvé sa famille. C'est ce que disait son mari qui ne supportait plus de la voir pleurer. C'est à se demander pourquoi il l'avait quittée pour une autre, s'il l'aimait tant ? Peut-être Anar dissimulait-elle une autre infirmité, plus grande que sa lèvre fendue.

Quoi qu'il en soit, l'époux, préoccupé de son bien-être, la confia à la famille. On fit appel à un psychothérapeute auquel mon père expliqua qu'Anar avait souffert depuis son jeune âge de la guerre, du sort tragique qu'avait connu sa *respectable* famille et qu'elle avait perdu goût à la vie. L'exil, se lamentait mon père, en abattrait de plus forts ! Il nous racontait en détail ses échanges avec le docteur d'Anar et en l'écoutant dire qu'on pouvait encore, après avoir survécu à la guerre, succomber au chagrin de l'exil, nous avions l'impression qu'il parlait de nos vies et du destin qui nous attendait. Mais la conclusion du thérapeute fut tout autre. Selon lui, l'état d'Anar n'avait aucun lien avec la guerre, elle ne se remettait simplement pas de la mort de la coépouse. Chacun y alla de sa théorie : la rivalité avec cette autre épouse avait été sa seule raison d'exister, ou bien la souffrance causée par la trahison de son mari ou même le chagrin de ne pas avoir pu avoir d'enfant l'avaient meurtrie. Qu'importe au fond. Le spécialiste avait pointé la relation affective des deux femmes et même si personne ne l'avait cru, on finit par s'habituer aux pleurs et aux lamentations d'Anar. Lorsqu'on a subi trente années de guerre, aucun

psychologue ne peut vous convaincre qu'il existe des causes humaines et naturelles à la souffrance.

Au bout de trois mois, ne pouvant séjourner davantage en Iran avec un passeport étranger, Anar prit la décision de rentrer à Kaboul, ignorant les suppliques de son mari qui voulait qu'elle le rejoigne à Londres et l'aide à élever ses enfants. C'est le genre de folie qu'on fait à soixante ans. L'idée romantique du retour vers la terre natale pour mourir chez soi et non pas en terre étrangère. Bien sûr, Anar ne disait rien et c'est nous qui imaginions qu'elle rêvait de finir ses vieux jours dans son pays. Personne ne chercha à l'en dissuader et elle partit.

À cette étape de l'histoire, j'étais déjà établie à Téhéran. C'est donc moi qui l'accompagnai à l'aéroport. J'étais consternée par sa décision de repartir dans un pays où régnait la plus grande incertitude ; un pays ravagé qui n'avait rien à voir avec celui qu'elle avait quitté. En avait-elle conscience ? Mais qui étais-je pour lui faire la leçon ! Quel exilé n'est pas hanté par le désir de retrouver son chez-soi, même misérable ? J'avais été moi-même assaillie par nombre d'interrogations après la chute des Talibans et l'instauration de la République islamique. D'où étais-je ? Où avais-je passé mon enfance ? Où se trouvaient mes racines ? Quelle était mon identité ? Vraisemblablement, à soixante ans, Anar ne se posait pas tant de questions. Elle me dit adieu à travers les baies vitrées et s'éloigna.

Au début, elle envoyait de Kaboul des photos et des mails. Elle avait récupéré la grande propriété de son père à Paghman. La maison était en ruine et en grande partie calcinée, mais elle voulait à tout prix nous montrer ce qui en restait. Sur une photo, elle pose devant une imposante cheminée, mais lorsque l'on regarde de plus près, on devine que le mur de la cheminée est le seul à tenir encore parmi les décombres. Sur une autre photo, on la voit assise au bord d'un grand bassin asséché, rempli de tonneaux vides et de sacs de jute. Elle lève les yeux au ciel et derrière elle on aperçoit le fronton de la maison endommagé et noirci par le feu.

Grâce à l'oncle qui connaissait toutes les vieilles histoires et ne cessait de les raconter, j'appris que la maison du père d'Anar avait été réquisitionnée par les communistes avant de tomber entre les mains des moudjahidines et ensuite des Talibans. Elle ne disait bien sûr rien dans ses mails de toutes les démarches entreprises pour la récupérer. Elle s'était enfin installée dans sa maison et elle écrivait dans un message : « La guerre est terminée. Nous sommes en pleine reconstruction. »

Un mois plus tard, elle commença à donner des cours d'anglais chez elle à des enfants. Pour enseigner une langue il faut aimer parler et l'on pouvait difficilement être plus taciturne qu'Anar. Sur une photo, on la voit avec un voile sur la tête devant un tableau noir couvert des lettres de l'alphabet latin. Un petit groupe de filles et de garçons sont assis par terre dans une pièce de la belle demeure familiale et sourient à l'objectif. Anar a un sourire éclatant qui expose sa mâchoire et sa lèvre fendue. C'est sa dernière photo. C'est à cette période que son mari supplia ma mère de l'aider à faire revenir Anar en Iran, disant qu'elle était inconsciente et qu'elle allait se faire tuer. Le fit-il par amour ? Par compassion ? Il parvint en tout cas à convaincre mes parents d'agir. Personne ici ne se faisait d'illusion sur l'avenir de l'Afghanistan, mais persuader quelqu'un parti avec beaucoup d'espoir se reconstruire une vie sur des ruines était une autre affaire. Anar était convaincue que les Talibans avaient été éradiqués pour de bon et que le pays refleurissait. Selon elle, les informations qui nous parvenaient étaient très exagérées. Finalement, mes parents prétextèrent l'état de santé de ma mère pour la faire revenir. Quelques jours avant son départ, nous apprîmes qu'elle était hospitalisée à Kaboul.

Les frontières entre l'Iran et l'Afghanistan étaient de nouveau fermées et personne ne pouvait traverser officiellement. Un passeur de confiance partit chercher Anar qui descendit deux semaines plus tard d'une 405 grise à Birjand, enveloppée de la tête aux pieds dans un long voile et avec une sorte de bâillon noué autour de sa mâchoire. Tout le monde se précipita

dans la cour pour l'accueillir. Quand elle nous vit, ses yeux s'illuminèrent, mais elle désigna sa bouche en émettant des sortes de borborygmes graves et aigus qu'elle peinait à produire. Elle était incapable de parler.

Le passeur, un lointain parent qui s'appelait Mohammad Usman, arriva dans la cour avec une petite valise. « Les Talibans lui ont coupé la langue, dit-il, pour l'empêcher d'enseigner l'anglais aux enfants. »

Les yeux d'Anar souriaient. Ils souriront jusqu'à l'éternité.

OceanofPDF.com

C'est à la condition des femmes que l'on mesure la santé d'une nation. En choisissant l'exil, ce n'est pas seulement leur terre natale que les femmes abandonnent. Elles laissent aussi derrière elles la progéniture qu'elles n'y auront plus. Elles emportent en terre étrangère des chromosomes-douleurs, qui enfanteront des filles-douleurs, qui s'uniront à leur tour à des hommes d'autres races, jusqu'au jour où, quelques générations plus tard, le sang ancestral ne coulera plus dans leurs veines. Quelle importance ? dira-t-on. Et en effet, cela n'en a aucune. L'humain est intelligent et résilient, et nous autres, les femmes, en sommes la preuve. Personne n'est mieux placé que nous pour en parler. Néanmoins, il nous arrive parfois de nous demander tout bas où sont partis nos hommes, vers quelle bataille ils sont allés, pendant que nous enfantons avec d'autres des enfants métissés. Cette guerre contre l'envahisseur, est-ce notre pays qui l'a perdue ou bien est-ce nous ?

Deux balles se sont logées entre les mots
Éditions, Impressions et Ataei

1391 du calendrier persan (2012)
Shahrod, Iran

Je n'ai pas eu de sœur mais, pendant des années, il y avait eu Salma, la fille de l'oncle de mon père. Cet oncle avait fait des études de médecine en Inde et aidé à fonder la Faculté de médecine de Kaboul. Ayant consacré toute sa vie à son métier et à ses étudiants, il avait épousé sur le tard une femme de Kandahar. Salma était le fruit de leur union. L'oncle était mort peu après, puis les Soviétiques ayant envahi l'Afghanistan, Salma et sa mère avaient définitivement quitté le pays. Tout ceci je l'ai appris par d'autres. Notre rencontre, si l'on peut l'appeler ainsi, a eu lieu via l'écran de mon ordinateur, quelque trente ans après son départ. Depuis ce premier contact, nous conversons régulièrement plusieurs heures par jour, Salma à Zurich, moi à Shahrod, sans avoir jamais eu l'occasion de nous retrouver en chair et en os. Nous sommes presque du même âge et bien qu'elle n'ait jamais séjourné en Iran, Salma parle un persan impeccable, alors que sa langue maternelle est le pachto.

En 2009, nous avons toutes deux accouché de notre premier enfant. Le père du mien est iranien, celui du sien américain. Salma se plaint des

coliques de son bébé et je lui explique qu'en Iran les gens soulagent les coliques du nourrisson en lui administrant quelques gouttes d'essence de badiane.

Elle est assise face à l'écran de son ordinateur avec son bébé métis dans les bras. Il a la peau couleur café, presque noire ou café très foncé, et je trouve le contraste avec le teint clair de Salma ravissant.

« C'est quoi, la badiane ? me demande-t-elle. Tu crois qu'on peut en trouver ici ?

— Essaye un supermarché iranien, ils devraient en avoir », dis-je.

L'enfant, agrippé à son cou, se met à pleurer. Je mets des écouteurs pour que les cris ne réveillent pas mon fils qui dort paisiblement.

« Je connais une épicerie afghane à Zurich. Tu crois qu'ils en auront ? demande-t-elle.

— Je ne suis pas certaine que les Afghans emploient le même mot, mais tu peux toujours demander. Ici, on en fait des tisanes pour les enfants. Regarde sur internet. »

Elle tourne légèrement le visage du bébé vers la caméra. Il est magnifique et j'ai très envie de le serrer dans mes bras. À sept mois, il me paraît plus grand, bien plus éveillé que mon fils, et quand nous comparons leur poids et leur taille, l'écart est si considérable que nous en rions de bon cœur toutes les deux.

Puis je lui demande :

« Tu crois que c'est juste une question de gènes ou bien qu'il ne s'alimente pas suffisamment ? »

Elle ne répond rien. Intrigué par mon visage sur l'écran, le bébé a cessé de pleurer et Salma le berce en lui murmurant quelque chose en allemand. L'enfant s'endort doucement pendant qu'elle me conseille des compléments pour stimuler l'appétit. Puis, changeant de sujet, elle me demande :

« Au fait, tu m'avais parlé d'un voyage en Afghanistan. Comment vas-tu faire pour l'allaitement ? »

J'étais en effet naïve de penser pouvoir partir avec un nouveau-né, mais je m'étais mis en tête que ce serait un bon remède au baby blues. Tout en cherchant une photo dans les dossiers de mon ordinateur, je lui réponds :

« C'est tombé à l'eau. Il ne veut pas que j'emmène mon fils et je ne peux pas le laisser ici alors que j'allaites encore. »

Elle acquiesce. Je trouve enfin la photo et l'envoie sur sa messagerie. C'est celle d'un commerce et de sa grande enseigne sur laquelle on lit *Impressions, Éditions Ataei*.

« Ils ont un lien de parenté avec nous ? demanda-t-elle.

— Très probablement. Cette maison d'édition a publié plusieurs ouvrages, dont une édition du Coran, le *Shahnameh* ainsi que le *Masnavi*. Tu vois les trous sur l'enseigne ? » dis-je en zoomant sur la photo où on voit des impacts de balles entre les trois mots.

Je trouve les découvertes de ce genre fascinantes, car elles offrent des témoignages précieux sur la vie de ma famille restée en Afghanistan, mais cela n'a pas l'air de l'intéresser. Son bébé s'est endormi alors que le mien vient de se réveiller en pleurant.

Pendant nos rencontres virtuelles, chacune se sent toujours libre de vaquer à ses occupations et je me lève donc pour aller chercher mon fils dans son berceau, car c'est l'heure de la tétée. En revenant vers l'écran, je déboutonne mon chemisier et mets le bébé au sein. Comme je ne la vois plus, je devine qu'elle est allée recoucher son fils. Elle revient quelques minutes plus tard et voyant mon fils contre mon sein, elle se répand en mots tendres.

« Il a souvent la diarrhée. Tu ne trouves pas qu'il est trop maigre ? » lui dis-je.

Elle répond avec assurance :

« C'est vrai qu'il est très menu, mais c'est un peu normal avec un père iranien ! »

Je reste sans voix. Une flèche est venue se planter dans ma tête entre les mots père et iranien et je suis tellement consternée que je ne trouve rien à dire pour me défendre. Mais de quoi d'ailleurs ? Du fait que les Iraniens sont moins costauds que les Américains ?

Sa désinvolture me met hors de moi et je réplique :

« Au moins les Iraniens ne tuent pas les Afghans. »

Mais en suis-je vraiment certaine ? Je rectifie immédiatement :

« L'Iran n'a pas fait la guerre à l'Afghanistan, tu comprends ? »

Son visage reste impassible.

Je poursuis :

« Que sont-ils allés faire en Afghanistan, les Américains ? Tu crois vraiment qu'ils sont partis chasser les Talibans ? »

Salma se tait pendant que mon fils, qui a fini de téter, redresse sa petite tête et s'amuse avec quelque chose dans l'espace.

« En revanche, dit Salma, tout le monde sait que les Iraniens sont très intelligents. »

Pourquoi en revanche ? En revanche de quoi !? Je me moque bien de ce que le monde pense des Iraniens, mais une nouvelle plaie s'est ouverte. Salma n'est pas au courant que la femme d'un cousin vient d'être tuée par les Américains, elle ne la connaît même pas. Moi non plus d'ailleurs, mais ce qui se passe là-bas me touche plus. Les Américains ont dit qu'il s'agissait d'un accident et franchement, un de plus ou un de moins... Les accidents jalonnent notre histoire familiale depuis toujours, comme Salma vantant le poids de son bébé à l'autre bout du monde.

Je suis dans tous mes états alors que je la connais assez pour être certaine qu'elle n'a pas voulu m'offenser. En suis-je si certaine ? Je passe un chiffon sur la table sans la regarder. Je l'entends parler :

« Il n'y a aucun militaire dans la famille de Mathew. »

Elle sait donc de quoi je parle. Elle essaye de me dire que son mari n'a rien à voir avec l'armée américaine, ce qui n'empêche que depuis

l'assassinat de Ben Laden, non, même avant, depuis l'attaque des Tours jumelles, les Afghans n'ont pas eu un instant de répit. Qui est coupable ? Ben Laden au Pakistan, l'Arabie saoudite ou les pauvres gens qui vivent un enfer depuis l'arrivée des forces étrangères ? Les victimes des Tours étaient innocentes, mais ce n'est tout de même pas la femme de mon cousin qui a les a fait exploser ! Que puis-je dire à quelqu'un dont le mari est américain et qui n'a, dit-elle, personne de sa famille dans l'armée ? Elle envoie une photo de son fils dans les bras de Mathew. Il a l'air de quelqu'un de sympathique. Je sais bien qu'elle essaye de me dire que Mathew ne représente pas l'Amérique mais je ressens néanmoins un étrange malaise. Je vais me poster devant l'écran et j'écris : « Superbe ! »

« Crois-moi, ma chérie, les Américains nous veulent du bien », dit-elle un peu timidement.

En vérité, les sentiments des Américains à notre égard m'importent peu et les miens ne vont pas changer. Salma ne sait pas qu'à l'époque des Talibans, la pénurie de linceuls était telle que les gens devaient se procurer du tissu au marché noir pour pouvoir enterrer leurs morts, sans même savoir si le défunt serait une femme ou un homme. Elle ne sait pas non plus qu'à l'arrivée des Américains, les usines chinoises ont trouvé un filon en or et fournissent des linceuls en quantité astronomique. La générosité de l'Amérique, je suppose ! Comment lui expliquer, alors qu'elle est partie si jeune et qu'elle n'a jamais bien compris la situation, que quantité de tueurs se disputent le morceau pendant que nos compatriotes innocents se font tuer ? Et puis qui sommes-nous pour en parler ? Que sommes-nous, sinon deux femmes impuissantes, exilées dans d'autres pays ?

Mon fils se met à pleurer. Je me lève et marche dans la pièce avec lui que je trouve tout à coup très fluet. Mon regard tombe sur une photo où je suis aux côtés de mon mari. Il ne me semble pas particulièrement menu, mais je ne peux m'empêcher de le comparer à l'homme robuste à la peau noire que Salma a épousé. C'est répugnant ; on dirait que je compare deux

étaçons pour une jument. Je rougis de ma pensée ! Au même instant, Salma écrit dans la messagerie : « La magie de la race ! » et je réponds par un smiley alors que je me sens très mal. J'ai ma mine des mauvais jours, lorsqu'une chose me reste en travers de la gorge et que je cherche à le dissimuler. Je ne considère pas les Iraniens – bons ou mauvais, maigres ou gros – comme des étrangers. Qui peut insinuer que je ne suis pas iranienne juste parce que la moitié de ma famille vit encore en Afghanistan ? Salma se sent probablement suisse tout comme je me sens iranienne. Il nous est impossible de prendre du recul.

Elle dit d'une voix victorieuse :

« Tu sais bien que je n'avais pas de mauvaise intention, et puis l'essentiel c'est que tu sois heureuse. »

Dans la vie des femmes comme nous, ces situations absurdes se produisent fréquemment et résultent à mon avis de notre mal-être existentiel. Transmis de mère en fille, celui-ci devient un marqueur génétique et provoque des réactions épidermiques incongrues. C'est sans doute pourquoi il m'est impossible d'en rester là.

« Arrête de crâner avec la magie des races et occupe-toi plutôt de la présence américaine en Afghanistan. Ne pense pas à Mathew, mais à l'Afghanistan ! » m'écrié-je.

Elle réplique, outrée :

« Tu perds la tête ! Personne n'attaque ton mari. Ce sont des hommes comme Obama auxquels je pense. Obama veut la paix en Afghanistan. Le monde a besoin d'hommes d'exception, et les Américains sont...

— Exceptionnels ? dis-je avec hargne. Tu veux dire des pourris ! Des étaçons en rut ! »

Elle ne connaît probablement pas cette expression et l'image est trop crue pour que je l'explique. Je ressens soudain l'envie de lui parler de la femme de mon cousin, même si je n'ai pas les détails de l'incident qui a causé sa mort. Il faut que cette guerre entre nous cesse :

« La femme de Haroun est morte, dis-je. Les Américains l'ont tuée par erreur. Tu entends ? Par erreur ! Mais c'est la guerre bien sûr, *c'est la guerre !* »

Les yeux rivés sur l'écran comme si elle attendait la suite de mes paroles, elle répète mes mots :

« Oui, c'est la guerre... la guerre...

— Écoute-moi, Salma, dis-je, Ben Laden n'a pas seulement détruit les Tours jumelles. Mets-toi bien cela en tête. Il nous a tous détruits en nous livrant à l'Amérique. Tu as beau être l'épouse d'un Américain, tu es aussi une victime.

— Et l'Iran alors, qui a abrité Ben Laden ?! Tu défends l'Iran parce que c'est le pays de ton mari ? »

Et c'est reparti. Je ne défends personne et soit dit en passant la famille de mon mari ne compte, elle non plus, aucun militaire, mais nous avons beau faire, tout tourne toujours autour de nos époux.

Je lui renvoie la balle et dis d'un ton moqueur :

« Tu te trompes, ma chère, Ben Laden n'a jamais mis les pieds en Iran. Tu confonds avec le Pakistan.

— Qu'importe, l'ingérence des Iraniens est connue du monde entier et personne n'approuve la politique iranienne. Je suis choquée que tu défendes ces gens-là et en plus de ça, tu as fait un enfant avec l'un d'entre eux ! »

Mon fils s'est mis à pleurer, mais mes yeux ne quittent pas l'écran :

« Et toi, tu n'as pas fait un enfant avec un Américain ? dis-je. Il faut arrêter d'être dupe. Tout le monde sait parfaitement ce que les Américains et les Européens font en Afghanistan. »

Avec une opiniâtreté très afghane, elle lance :

« L'Iran est comme la Russie ! »

Mon fils hurle maintenant et je crie moi aussi :

« L'Iran n'est pas la Russie ! Les Russes... »

Et ma gorge se noue. Je suis sans voix et Salma est tout aussi choquée que moi :

« Laissons tomber, dit-elle. Qu'est-ce que tu disais sur cette photo ? C'était quoi, cette boutique ? »

Je ne disais rien en particulier. Tout ce qui concerne le passé de ma famille me paraît digne d'intérêt, voilà tout. De même que je m'intéresse depuis longtemps aux armes et à la manière dont elles tuent. Je note les dates des batailles et leurs protagonistes. Ce chapitre de ma vie est le plus obscur, tout s'y confond dans un brouillard et j'envie mes frères qui ont tourné la page au lieu de culpabiliser comme moi pour une faute que je n'ai pas commise. Je me garde bien de parler de tout cela, ou de la collection de photos d'armes stockée dans mon ordinateur. Salma me croirait folle.

« La boutique a probablement été attaquée à l'époque des Soviétiques, lui dis-je, mais elle a continué ses activités sans changer d'enseigne jusqu'à l'époque des Talibans. »

Salma dit au revoir à une personne hors champ et me demande : « C'est important ? » Je hausse les épaules. Non. Au bout du compte elle a peut-être raison ; les malheurs des autres ne nous concernent pas et les nôtres nous suffisent amplement. Mon fils s'est calmé et fixe maintenant l'écran tandis que Salma lui fait des petites grimaces affectueuses. Il tend les mains vers son visage et elle lui lance un baiser en susurrant des mots tendres en allemand. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle ne sait exprimer son affection que dans cette langue, tout comme moi en iranien. C'est ridicule. Nous ne sommes même plus capables d'être nous-mêmes.

Je reviens à la charge :

« Les Américains n'agissent jamais sans raison. Un chat n'attrape pas une souris pour l'amour de Dieu, dit-on en Iran. »

Son visage se durcit et elle rétorque :

« Et pourquoi l'Iran attrape-t-il des souris alors ? Tout le monde sait que Ben Laden s'est caché chez vous. La photo de sa maison dans une forêt a

été publiée par tous les journaux.

— C'est la propagande des médias occidentaux. Chez vous, la radio et la télévision diffusent des mensonges », dis-je.

Elle rétorque, furieuse :

« Et là où tu vis, toi, ils ne disent que la vérité ? »

Je ne bronche pas. Nous parlons de choses que nous ne connaissons pas. Nous ne sommes pas des politiciennes, nous ne sommes rien du tout et il me semble de toute façon que la discussion porte en réalité sur le pouvoir du sperme. Je suis exaspérée. Nous aurions mieux fait de nous contenter de parler de coliques et de badiane. Furieuse de m'être laissé piéger, je me lève pour promener à nouveau mon fils dans la pièce.

« Les Américains considèrent leurs soldats comme des héros, dit-elle. Ces hommes ont quitté leur femme et leurs enfants pour combattre en Afghanistan.

— C'est leur problème, dis-je tout bas.

— Ils ont quitté leur existence paisible pour aller là-bas », ajoute-t-elle.

Je me suis éloignée de l'écran pour ne pas la voir. Je l'entends dire :

« Et les Iraniens, pourquoi ne vont-ils pas défendre les Afghans ? »

Exaspérée, je réponds :

« Peut-être parce qu'ils sont trop maigres et qu'ils ne sont pas des anges ! Mais qu'est-ce que tu racontes, Salma ? Pourquoi les Iraniens iraient-ils défendre les Afghans ? »

Elle dit :

« Mais enfin, c'est vrai qu'ils sont maigres ! Je ne vois pas pourquoi tu t'en offenses tellement. »

Salma m'apparaît soudain différemment et je découvre mille facettes insoupçonnées, forgées peut-être par le destin tragique de notre pays, l'exil ou même le pouvoir d'une race. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas d'accord avec elle et je trouve inadmissible de laisser à d'autres le soin de défendre notre patrie. Où sont donc passés nos hommes ?

Je m'approche de l'écran, avec mon fils qui geint doucement dans les bras, et lui dis :

« Où sont les hommes d'Afghanistan ? Ne t'es-tu jamais posé la question ? Pourquoi ne sont-ils pas des héros ? »

Elle répond avec une ingénuité désarmante :

« Parce qu'ils ne sont même pas capables d'être les pères de nos enfants. S'ils étaient des hommes, nous serions probablement leurs femmes. »

Je frissonne. Après tous les propos stupides qu'elle a tenus, elle vient d'énoncer une vérité qui me glace le sang. Ce qu'elle dit est tellement vrai : depuis des années, nos hommes ne sont plus les pères des enfants que nous mettons au monde dans des pays étrangers. À l'égal de tous les hommes de mon pays, je me sens froide et castrée. Cette guerre nous a vaincus, comme les guerres de l'Antiquité durant lesquelles on castrait les hommes et enlevait les femmes. À qui puis-je me confier ? À mon mari iranien, à mes amis européens ? Les mots de Salma sont cruels mais justes.

« J'ai un rendez-vous chez le docteur, dit-elle. C'est difficile à croire, mais la cicatrice de ma césarienne me fait encore souffrir et je ne peux toujours pas faire de sport.

— Moi aussi, j'ai encore mal », dis-je dans un murmure.

Je vois bien qu'elle est tout aussi bouleversée que moi par notre conversation. Venant se poster devant l'écran, elle reprend :

« J'espère que tu me crois quand je te dis que personne dans la famille de Mathew n'est militaire. »

Je me contente d'ajouter :

« C'est pareil pour le père de Rassa. »

L'absence de nos hommes me brise le cœur. Dans mes souvenirs, je ne trouve aucun rejeton né d'une semence masculine de notre clan depuis de nombreuses années. Je remue tristement la tête et lui dis :

« Ne manque pas ton rendez-vous. »

Mon fils se remet à sangloter et je reviens avec lui devant la caméra. Salma se rapproche de son écran et, soulevant son chemisier, elle pince la cicatrice de sa césarienne. Le pus jaillit. Elle parle mais je ne l'entends plus. Je donne le sein à mon bébé. Impatient et nerveux, il attrape le téton entre ses petites dents et mord. Le sang gicle avec le lait. Les cicatrices de nos enfantements sont encore loin d'être guéries.

OceanofPDF.com

Les gènes de la douleur s'attirent indéfiniment. Il faut croire que les lois de la génétique n'opèrent pas au Moyen-Orient. Comment peut-on démontrer à des personnes qui souffrent qu'elles ont des liens de parenté ? Quelle parenté, direz-vous ? La parenté du sang ! En effet, que nous soyons afghan, iranien, irakien, syrien ou pakistanais, notre sang a la même couleur et celui qui rend l'âme sur une potence à Lahore, celle qui perd sa jambe en Irak, celui qui meurt à Alep, celle qu'une bombe déchiquette dans les rues de Kaboul, tous sont mes frères et mes sœurs même si aucun test génétique ne peut le démontrer. J'ai l'espoir qu'un jour la génétique soit en mesure de prouver que nous formons la grande famille du malheur.

OceanofPDF.com

*Allez donc démontrer à une famille ébranlée par
l'exil
que vous partagez le même sang*

1394 du calendrier persan (2015)

Birjand, Iran

Trois semaines après la mort de mon père, le fils de Marwa arriva chez nous et déclara qu'il était notre frère. Petit et trapu, à la peau sombre, il ressemblait parfaitement à mon père. Il tenait entre ses mains une lettre écrite par ce dernier dans laquelle il priait un certain Anwar de prêter à Marwa la somme de quatre mille roupies et de venir ensuite la lui réclamer en Iran. La lettre datait de 2003 et Farouq, mon soi-disant frère, prétendait être né en 1983, c'est-à-dire deux ans après moi, l'aînée des enfants. Lorsqu'il fit irruption dans la pièce, tout le monde pensa qu'il s'agissait d'un parent éloigné ou d'une connaissance de mon père, venant de trop loin et arrivé trop tard pour les funérailles. Il récita la Fatiha, présenta ses condoléances comme il se doit et, après les salutations usuelles, il tendit la lettre au seul de mes oncles encore en vie puis raconta son histoire avant de repartir s'asseoir, tête basse, près de la porte.

En quelques minutes, la maison endeuillée fut en émoi. Quelqu'un lui prit sa carte d'identité, un autre examina son passeport pakistanais sur

lequel il était écrit qu'il était né à Deykond en Afghanistan. De la véranda, mon frère se mit à pester contre les charognards qui se précipitent chez vous alors que le mort est encore chaud, pendant que de ma place je scrutais le visage du jeune homme à la peau hâlée par le soleil qui se disait mon frère, cherchant à y déceler les traits de mon père.

Ma cousine, se faisant du souci pour moi, me conseilla de ne pas m'affoler, disant qu'il s'agissait d'allégations sans fondement dont seule une expertise médicale pourrait déterminer la véracité.

Mais j'étais loin d'être affolée. Il ne pouvait pas nous arriver de tragédie plus grande que la mort de mon père. La puissance de celle-ci était telle que rien ne pouvait m'ébranler, pas même l'incident dont il est question ici, et puis, lorsqu'il n'y a plus de père, quelle importance peut avoir sa progéniture ?

Tandis que j'avais perdu toute capacité de discernement, les autres discutaient avec indignation du défunt, de son honneur et de ses héritiers. Je regardais Farouq qui avait saisi un des petits opuscules du Coran posés sur la table du salon et psalmodiait à voix basse les yeux rivés au sol. C'est alors que ma mère sortit de sa chambre et qu'elle demanda, sans prêter attention à l'ambiance glaciale de la pièce : « Comment va Marwa ? Est-elle en vie ? »

Ma mère connaissait donc Farouq et Marwa ! Tous se turent en entendant ce qui semblait être une confirmation. C'était donc bien mon frère ! De là où j'étais assise, je remuai doucement la tête et bien que portant moi-même le deuil, je dis : « Toutes mes condoléances. Ton père est mort et tu es arrivé trop tard pour le voir. »

Mon frère me bouscula et entraîna Farouq dans la cour. Le Coran resté par terre fut ramassé par un autre.

Ce jour-là, Farouq était entré à l'improviste dans nos vies, comme Marwa jadis dans celle de mon père, quand je venais de naître et qu'elle était la boulangère aux yeux clairs, avec ses mains si expertes qu'au dire de

ma mère, aucun boulanger ne lui arrivait à la cheville. Toutefois, les dates ne concordaient pas : celle du certificat de naissance établi à Deykond au début de la guerre contre les Soviétiques contredisait celle du passeport délivré à son arrivée au Pakistan, fait qui n'avait d'ailleurs rien d'inhabituel. Tout le monde savait pertinemment que les dates en Afghanistan étaient fantaisistes. Nous avions tous plusieurs naissances, plusieurs nationalités et différents passeports. C'était à ne plus savoir qui nous étions. Si les documents n'étaient guère fiables, mon intuition, elle, l'était et je retrouvais chez lui le teint de mon père, sa stature et ses mains dont je n'avais pas hérité, et ces signes me suffisaient amplement pour ignorer les mises en garde de ma cousine.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Marwa était née à Deykond d'un père instruit qui était le mollah du village. Elle connaissait, disait-on, nombre de poèmes et chansons. Sa jolie voix et ses traits délicats l'avaient conduite à Kaboul chez un de ses oncles, où elle avait acquis la réputation de boulangère de la famille et de fil en aiguille, elle était arrivée à Hérat. Tout le monde se souvenait de ses *bolanis* qui étaient de vraies merveilles et de son pain si savoureux qu'il se suffisait à lui-même.

Elle se rendait au fournil deux fois par jour, après avoir méticuleusement enveloppé son visage dans des linges pour protéger sa peau fine et blanche de la chaleur des braises. Chaque matin, elle apportait tout spécialement à ma mère enceinte du pain pétri avec moins de matière grasse pour contrer ses nausées. Elle était donc à l'écoute des envies de chacun, et certainement aussi de celles de mon père.

Le soir, le tumulte ayant cessé, ma mère demanda d'un ton aimable : « Mais pourquoi Marwa n'est-elle pas venue elle-même ? Elle doit avoir dans les quarante-cinq ans. C'est jeune. Est-ce qu'elle chante toujours ? »

Farouq faisait tellement peine à voir que je suppliai qu'on le laisse tranquille après son éprouvant voyage.

Quand une famille est en permanence atteinte de paranoïa comme la mienne, de telles circonstances, avec la mort d'un père et l'arrivée surprise d'un nouvel héritier, ne peuvent qu'aggraver les choses. L'aîné de mes frères, plus serein que le matin, demanda : « Pourquoi es-tu venu par la route ? Est-ce que la frontière de Mirjo est toujours aussi terrible ? » mais Farouq n'eut pas le temps de répondre que déjà tous les regards s'étaient tournés vers ma tante qui disait : « Il n'a pas les grands yeux clairs de sa mère. Ils sont plutôt en amande comme ceux du regretté... »

Exaspéré, mon oncle gronda : « Arrêtez de fabuler ! Certes, Marwa a dissimulé mon frère dans son fournil pendant la rafle de l'université et s'il lui a fait un enfant à ce moment-là, eh bien chapeau ! »

Avec le sarcasme de mon oncle, l'histoire changea. Ni Farouq ni moi n'avions entendu le récit du four à pain, mais ma mère confirma qu'ils avaient bien été recherchés après que Rahman, un ami de mon père rebaptisé camarade Rahman quand il avait rejoint le parti du peuple, l'avait dénoncé au président de l'université. Marwa avait caché mon père le temps des fouilles qui avaient duré quelques heures tout au plus.

Ignorant les propos de mon oncle, ma tante se tourna vers moi : « Que je sache, personne ne s'est jamais enrichi en faisant du pain. Ton père l'entretenait, c'est certain. »

Alors qu'ils avaient d'abord tout nié, ils semblaient en savoir beaucoup sur Marwa qui avait de toute évidence tenu une part importante dans leur vie, ce qui contredisait leurs dires. Avec l'arrivée de Farouq, le flot d'éloges des premiers jours à propos du défunt avait été remplacé par des discussions animées au sujet de l'acte infâme ou plutôt de ses conséquences, le tout sous le regard accablé du principal concerné.

Je me demandais ce qui avait pu le pousser, après tant d'années de silence, à venir se soumettre à une telle épreuve. S'il s'était au moins agi de l'honneur de cette pauvre femme puisque la faute était désormais admise !

Mais Farouq semblait ne vouloir que réclamer son dû pour avoir été privé de père, et il était déterminé à courber l'échine.

Ma tante, qui s'était donné pour mission de régler la question au plus vite, soutenait que Marwa n'était qu'une intrigante qui leur avait souvent rendu visite après son travail pour les distraire avec ses belles chansons, alors que ma pauvre mère, dissimulant son humiliation, faisait l'éloge de l'instruction et du raffinement de Marwa.

Deux semaines après son arrivée, nous apprîmes qu'un an après la prise du pouvoir par les Talibans, le père de Marwa avait voulu rejoindre le front de libération du Nord, mais n'en avait pas eu le temps car les Talibans l'avaient condamné pour apostasie et assassiné. En plein désarroi, Marwa était allée se réfugier avec son fils adolescent à Kandahar, dans le fief des Talibans, et à la question « Pourquoi Kandahar ? », Farouq avait répondu qu'elle pensait avoir plus de chances de s'en tirer vivante en étant sous leurs yeux. Mais il était facile, au ton hésitant de sa voix, de comprendre que les raisons de sa mère lui échappaient autant qu'à nous, sachant que les Talibans n'avaient montré aucune mansuétude envers son grand-père qui était pourtant des leurs. D'ailleurs, comment une simple boulangère pouvait-elle élaborer des stratégies pour ne pas mourir ? Toutes ces interrogations n'apportaient néanmoins aucune réponse à leur principale préoccupation, à savoir l'héritage du défunt.

Les semaines défilaient et Farouq prenait ses aises tandis que les railleries de ma tante persistaient et que ma mère demeurait silencieuse. Des invités arrivaient, amis ou anciens collègues de mon père, et lorsqu'il se levait pour les saluer aucun de nous ne le présentait. Lui aussi se taisait mais il jouait si bien son rôle que personne n'osait lui rappeler qu'il n'était pour l'instant qu'un hôte et non le maître de maison.

Ma cousine continuait de recommander le test génétique, bien que personne ne semblât disposé à se rendre dans un laboratoire. L'inertie que chacun manifeste dans ces moments a un sens particulier. Pour moi, qui

avais été bouleversée par la brusque disparition de mon père, elle s'apparentait à une forme d'autodestruction, car j'éprouvais au fond un certain plaisir à voir se lézarder l'image d'un père vénéré, qui m'avait quittée si subitement ; une entaille dans l'édifice paternel si solide et irréprochable.

Ma tante, devenue *experte ès trahisons*, trouvait chaque jour une nouvelle différence entre Marwa et son fils, que ce fût dans les traits, la stature, l'intelligence ou le comportement, ce qui l'avait amenée à conclure que Farouq n'était pas le fils de Marwa alors que je lui trouvais au contraire toujours plus de similitudes avec mon père. Au fil des jours, Farouq devint aussi taciturne que ma mère et il ne parlait plus que pour exprimer son souhait d'être conduit au laboratoire par l'un de mes frères.

Durant toutes ces années, Marwa ne s'était jamais manifestée et n'avait semble-t-il jamais rien reçu, hormis la somme d'argent que mentionnait la lettre. La seule certitude à son sujet était son absence, et compte tenu des pratiques d'asservissement et d'exploitation des femmes et des domestiques en Afghanistan, il était tout à fait plausible qu'elle ait accepté son infortune en silence. C'était l'opinion de ma tante, qui, lorsqu'elle voulait reconquérir la sympathie de ma mère, lui assurait qu'il n'avait jamais été question d'amour, et que l'enfant issu d'une union d'un jour n'avait aucun droit. Malgré tout, la pensée que cette femme aux innombrables talents avait peut-être été plus qu'une union passagère continuait de me tourmenter et des mots résonnaient dans ma tête : « amour », « amante »... des mots qui dans ce contexte devenaient des concepts abstraits car il était ici question de guerre, de fuite, de four à pain, de Kandahar, du Pakistan, de faits tangibles que seul un test génétique pouvait démêler.

À mon avis, vouloir convaincre une famille ébranlée par l'exil que l'on est de son sang est tout à fait absurde. Sur un coup de tête, je me coupai une mèche de cheveux, la mis dans une pochette et dis à Farouq : « Soit tu n'es

pas son fils, soit je ne suis pas sa fille. Ne t'occupe pas de mes frères et va au laboratoire. »

Je n'eus pas le temps de connaître le résultat de mon geste, car Anwar, l'homme dont il était question dans la lettre, se présenta chez nous et ma mère révéla une nouvelle pièce, qui mit à mal les considérations rationnelles ou fantasques des uns et des autres – personne n'avait pensé à demander qui était Anwar.

Anwar s'exprimait assez mal en persan. Il parlait un pachto très guindé que seuls ma mère et mon oncle semblaient comprendre. C'était un homme d'une soixantaine d'années, l'âge de mon père, qui portait à son poignet une gourmette et une montre en or. Il avait aussi une dent en or, et plus remarquables encore étaient les anneaux dorés qui ornaient ses oreilles. Je n'arrivais pas à décider s'il était afghan ou pakistanais, un peu comme mon père qui pouvait être aussi bien iranien qu'afghan. Il ne salua pas Farouq et quand ce dernier lui dit quelque chose en pachto, il le toisa avec mépris. Il ne l'aimait pas et l'hostilité entre eux était manifeste. Selon Anwar, l'histoire du four à pain avait été inventée de toutes pièces par Marwa, qui avait épousé malgré elle le camarade Rahman. Elle était communiste et Rahman était le véritable père de Farouq.

Pour la première fois depuis son arrivée, Farouq pleura et dit que Rahman n'était pas son père et qu'on lui avait toujours menti. Je crois qu'il souhaitait surtout, plus que de connaître l'identité de son vrai père, que ce ne soit pas Rahman. Selon lui, Rahman n'avait fait que faciliter leur fuite vers Kandahar, tandis qu'Anwar affirmait que Marwa avait eu une relation avec Rahman et que l'argent de mon père n'avait été rien d'autre qu'un témoignage de sa bienveillance envers un ancien ami ; un geste généreux envers celui qui s'était égaré en rejoignant le Parti.

Chez nous, dès que l'on parle des Soviétiques, chacun y va de son souvenir, qu'ils aient été là-bas pendant la guerre ou pas nés encore. La tragédie de la guerre, l'exil et les quatre-vingt-sept vies fauchées par

l'Armée rouge nous ont laissé des bleus à l'âme, des empreintes plus profondes encore que la mort de mon père.

L'image de la belle Marwa s'était brisée. Farouq désavouait toujours les faits et le passé trouble de sa mère qui avait soi-disant collaboré avec les communistes à Hérat, et quand je suggérai à Anwar de la faire venir en Iran, il dit : « Mais elle est morte ! Farouq ne l'a-t-il pas dit ? »

Cette nuit-là, après le départ d'Anwar, le calme revint et la maison reprit le deuil. Personne ne se souciait plus de savoir ce qui était arrivé à Marwa et Farouq. Ils étaient tous rassurés de savoir que la semence d'un des leurs n'était pas tombée dans les entrailles d'une boulangère, de surcroît communiste, et Farouq redevenait un hôte dont on feignait d'ignorer l'infortune car après quarante ans de guerre plus personne ne se soucie des causes du malheur ; seul importe de sauver l'honneur.

Rassurée, ma mère avait aussi repris son deuil. Mes frères évitaient toujours la visite au laboratoire, prétextant qu'ils avaient autre chose à faire que de se préoccuper des allégations d'un pauvre malheureux. Finalement, c'est moi qui me présentai au laboratoire pour récupérer les résultats, un document de six pages auquel je ne compris rien. Pour en avoir le cœur net, j'avais également donné mon sang. Le médecin biologiste qui m'expliqua les résultats fut catégorique : « C'est négatif. Vous n'avez que vingt-cinq pour cent de capital génétique commun. » Je n'étais pas plus apparentée à Farouq qu'à un poisson. Je sortis du laboratoire Shahed de Birjand et lui tendis la main pour la première fois. « J'aurais bien aimé que tu sois mon frère », lui dis-je.

Je ne suis pas certaine de l'avoir sincèrement pensé, mais je voulais le consoler. Je voulais ignorer ses mensonges et les intrigues pernicieuses qu'on l'accusait de mener pour pouvoir hériter... Farouq parlait bien le persan et quand il me confia que sa mère était morte sous ses yeux, je sentis tout mon être chanceler.

Marwa était morte à la frontière du Pakistan, en voulant traverser la clôture électrique que les gens surnomment « la frontière infâme ». Farouq étant mineur au moment de l'accident, le Pakistan l'avait admis comme réfugié. « La frontière infâme » est constituée de deux clôtures de barbelés séparées par un champ magnétique fatal à tout être vivant. À ma connaissance, le Pakistan était à l'époque le seul pays à bâtir un mur le long de sa frontière avec l'Afghanistan, identique à ceux des pays du bloc de l'Est.

Farouq continua : « Ma mère courait vers les barbelés. La foule était très nombreuse. Je courais derrière elle. Ses mains ont touché les barbelés. Elle a été secouée de tout son corps avant de s'effondrer sur le sol. Il ne restait rien, juste un bout de bois mort, avec des mains violettes... » Les mains qui avaient pétri le pain pour mon père...

Les mains moites de Farouq tremblaient dans les miennes. Rahman n'avait pas été un bon père pour lui. Il s'était enfui vers une des républiques soviétiques et Farouq avait été recueilli par un autre ami de mon père, Anwar, qui après la chute des communistes s'était adonné au commerce à la frontière. Selon Farouq, c'était lui qui avait planté cette fable dans sa tête. Comme moi, Farouq avait voulu inventer une autre vie pour Marwa et pour lui, une vie sans disgrâce et sans misère ; une histoire plus noble, exempte de cette haine qui nous rattrapait même à des centaines de kilomètres de l'Afghanistan. C'est la raison pour laquelle je lui cachai que la date de naissance indiquée sur l'analyse du laboratoire était 1986, trois ans après que mon père eut quitté l'Afghanistan. La date du passeport était erronée mais à quoi bon le torturer davantage ? Nous deux, malgré la différence génétique, portions les gènes de la douleur. Une douleur dont on ne savait plus quand elle avait commencé et si elle finirait un jour. Elle était gravée dans nos cellules et même si nul laboratoire ne la décelait, nous la connaissions tous deux, lui en Afghanistan, moi en Iran.

Pendant que nous remontions le boulevard Beheshti de Birjand, Farouq me parla des mains calcinées de sa mère. Je lui achetai une bouteille d'eau et dis : « Ça suffit, petit frère. La guerre prendra fin un jour, oui, un jour... »

OceanofPDF.com

Nous ne jouions pas à la poupée ; nous tricotions des maisons, des maisons de laine. Et quand par malchance elles rencontraient une paire de ciseaux bien affûtée, elles se délitait et tombaient en lambeaux ; nous nous retrouvions une fois de plus sans toit. Nous étions des fragments de laine vagabonds.

Ce n'est pas ainsi que les gens imaginent un jeu, ni une maison ; la plupart des gens ne savent pas ce que c'est que d'être dépourvu de toit. Ils pensent qu'il suffit d'avoir de l'argent pour acheter une maison. Pas nous ; même si nous en avons eu, nous n'aurions pas été en droit de le faire. Nos maisons s'effilochent sans cesse et menacent de s'effondrer. Heureusement que le monde n'est pas partout pareil. Ailleurs les gens ne peuvent imaginer ce que nous vivons ici. Comment expliquer à quelqu'un que ne pas avoir de patrie c'est ne pas avoir de toit ? C'est difficile. Ne pas avoir de patrie quand on a un passeport, une carte d'identité, la sécurité sociale, l'enseignement gratuit, ça n'a pas de sens.

Et pourtant, quand on n'habite plus la terre natale, quand la terre natale est loin, voire imaginaire, le mot patrie n'a plus de réalité ; et comment parler d'une chose sans réalité ?

Ce qui est réel, c'est ce qui est écrit sur le passeport : iranien, afghan, allemand, français... Une patrie, ça ne s' imagine pas, ça ne s'hérite pas.

Notre héritage, ce sont des bouts de laine et des aiguilles pour nous mettre à tricoter dès que nous arrivons quelque part : des mailles, des

mailles souples et fragiles, plus fragiles qu'une toile d'araignée.

OceanofPDF.com

La forme vague de mon identité est un tourment

1395 du calendrier persan (2016)

Téhéran / Kaboul / Berlin

J'ai rencontré Malalaï pour la première fois il y a trois ans, à Téhéran. Elle avait tout essayé pour que je vienne en Afghanistan, mais je lui avais fait comprendre que j'étais ici chez moi et que, si elle voulait faire son film, il fallait qu'elle se déplace jusqu'à Téhéran. Dans les mails que nous avons échangés, elle parlait de filmer des exilés et je lui avais fait remarquer que je n'avais jamais vécu ailleurs qu'en Iran. Mais elle avait persévéré et j'avais accepté à condition de s'entendre sur la notion d'exil.

Malalaï avait été missionnée par le gouvernement afghan de l'époque pour réaliser un film documentaire portant sur des femmes exilées de deuxième ou troisième génération. Le budget, qui devait être substantiel, prévoyait de faire revenir à Kaboul des femmes nées en exil, ayant fait des études supérieures et reconnues dans leur domaine. Elle m'avait trouvée via internet. Malalaï faisait elle-même partie de la deuxième génération d'exilés. Elle était née à Berlin de parents afghans ayant fui la guerre contre les Soviétiques et, après ses études de cinéma à l'École des beaux-arts de Berlin, incitée au retour comme beaucoup d'Afghans par la fin de la guerre,

elle avait décidé d'aller en Afghanistan pour travailler ou pour profiter de la manne de dollars.

Lors de notre première entrevue dans un café, je remarquai qu'elle parlait le dari avec un mauvais accent. Ses taches de rousseur, son teint et ses cheveux clairs lui donnaient l'air d'une Européenne et j'avais l'impression de me trouver en face d'une Allemande. Pendant son séjour d'une semaine, nous nous retrouvâmes quotidiennement. Nous parlions à bâtons rompus, du projet et de beaucoup d'autres choses, chacune rectifiant l'autre de temps en temps comme pour se prévaloir de mieux maîtriser le persan. Nous avons beaucoup discuté de l'exil, de la vie à Téhéran ou à Berlin sans toutefois parvenir à nous mettre d'accord sur ce que j'allais dire devant la caméra. Elle voulait que je m'exprime en dari pour le film, c'est-à-dire en effaçant le plus possible mon accent iranien. J'avais envie de lui dire que c'était une comédienne qu'elle aurait dû embaucher pour jouer le rôle de l'exilée, pas une écrivaine comme moi. Je me sentais en porte-à-faux. Pourquoi aurais-je dû m'exprimer dans une langue que je ne parlais pas au quotidien ?

Au cours de nos discussions passionnées et de nos querelles, il semblait clair que nous n'avions pas du tout la même conception de l'exil. Pour Malalaï, l'exil, c'était comme voler en ballon et observer de loin la réalité du pays d'accueil. On pouvait se tenir à distance. Pour moi, il n'y avait pas de distance. Était-ce parce que l'Iran est voisin de l'Afghanistan ? Peut-être avais-je adopté l'Iran ou peut-être était-ce lui qui m'avait adoptée. En tout cas, je voyais l'exil comme un café amer dont l'amertume rassure, et l'exilé heureux comme celui qui se dissout dans son nouveau pays tel le sucre dans la tasse, lui apportant de la saveur. En fin de compte, je ne savais même pas pourquoi nous nous acharnions autant sur ce sujet. Le septième jour arriva. C'était le dernier de son séjour. La veille de son vol pour Berlin, je pris place devant la caméra dans la Roseraie de Téhéran et parlai de choses et d'autres, puis en réponse à sa dernière question :

« Envisages-tu de rentrer en Afghanistan ? »

Je ris et répondis :

« Non, mon fils ne comprend pas le dari. »

Il y eut un long silence puis Malalai, incrédule, secoua la tête et dit :

« C'est bon, on arrête. »

Son geste était hors champ mais je ne pus m'empêcher de penser que j'étais la cause de sa déception. Était-elle déçue de ne pas avoir obtenu ce qu'elle voulait, ou d'inclure quelqu'un d'aussi morne et sans intérêt dans un documentaire consacré à de brillantes activistes afghanes ? C'est ce jour-là que je saisis qu'il devait somme toute y avoir quelques bonnes raisons à son retour, et pas seulement l'argent.

Elle termina la postproduction du film à Berlin et le présenta comme projet de fin d'études. Pendant tout ce temps, nous restions en contact par mail. C'est ainsi qu'un jour, je reçus une invitation pour assister à la projection du film à Kaboul. Le désir de le voir vint à bout de ma résistance. Il me fallait une bonne raison. Je n'étais pas mue par la nostalgie ni le besoin de retourner aux sources ; en revanche, j'étais excitée à l'idée de rencontrer des jeunes femmes comme moi, des gens qui arrivaient à l'aéroport avec des passeports étrangers ou même afghans et devaient expliquer, honteux ou médusés, pourquoi ils parlaient à peine leur propre langue. J'avais envie de connaître ceux et celles dont Malalai m'avait parlé et qui, comme moi, n'avaient pas de chez-soi. La vérité est que les exilés de deuxième génération ont parfaitement conscience qu'ils ne sont pas tout à fait afghans. Revenir, quand on a plus de trente ans, dans un pays que notre famille a quitté depuis longtemps exige de réapprendre les coutumes et les convenances et de redéfinir notre relation aux autres. Pendant que nous étions partis, les autres, eux, ont vécu ici. Comment perçoivent-ils ceux qui reviennent ? J'arrivai à l'aéroport international de Kaboul avec mon passeport iranien et passai la sécurité en arborant un grand sourire, dans l'espoir que l'officier me fiche la paix. Ce qu'il fit en tamponnant mon

passport et me souhaitant la bienvenue en souriant à son tour. Il fit de même avec le groupe d'expats qui suivait. En arrivant dans la salle de transit, je vis mon cousin qui agitait les bras joyeusement. Il lança un retentissant « Allah Akbar, Dieu soit loué ». À ce cri, la femme qui marchait à mes côtés laissa tomber son sac et je ne pus m'empêcher de rire. Elle craignait un attentat et regardait autour d'elle, affolée. Ici, ce genre d'incident n'émeut personne. Les gens ne bronchent même plus. Mais quand on vient d'ailleurs et qu'on a été bourré de théories terrifiantes pendant des années, c'est une réaction tout à fait naturelle.

Dès mon arrivée chez mon cousin, je contactai Malalai et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain dans un café du quartier de Sar-e-Pol, non loin d'ici. Durant mon bref parcours, je remarquai combien la reconstruction s'était accélérée depuis mon dernier voyage à Kaboul, après la chute des Talibans. Il y avait partout de nouveaux bâtiments, des rues et des passages marchands avec des boutiques qui ressemblaient à celles des grands magasins de Téhéran. Mon apparence ne me distinguait guère des autres femmes. La mode iranienne avait envahi Kaboul et un grand nombre d'Afghanes étaient habillées et coiffées comme des Iraniennes.

Malalai était déjà installée dans le café. Depuis sa visite à Téhéran, ses taches de rousseur avaient disparu, sans doute dissimulées sous le fond de teint mat qu'elle avait appliqué ce jour-là. Comme beaucoup d'Iraniennes et d'Afghanes, elle avait fait un balayage et son foulard reposait impeccablement sur sa chevelure. Un coup d'œil sur son site internet m'avait fait comprendre qu'elle était très occupée ces temps-ci.

Elle me salua et lança de but en blanc :

« J'espère que tu vas enfin comprendre qu'il faut que tu rentres. Les femmes ont besoin de nous. »

Je pris un air contrit et dis :

« Je n'ai hélas pas grand-chose à offrir ! »

Comme si elle n'avait rien entendu, Malalaï se mit à me parler du café. Elle dit qu'il existait déjà avant l'époque des Talibans, et que ces fanatiques l'avaient fermé. Il venait juste de rouvrir. Il était entièrement refait. La décoration, les éclairages néon. Les murs étaient tapissés de photographies de guerre documentant les différentes époques de l'occupation de Kaboul, depuis celle des communistes jusqu'à celle des Talibans. Il y avait des dates sous les photos mais nulle mention du photographe. L'individu n'existe pas, m'étais-je fait la remarque en constatant ce manque de considération pour l'artiste. Quand je lui fis part de ma réflexion, Malalaï évoqua seulement l'existence d'un grand fonds d'archives dont elle comptait se servir pour ses prochains films. Quelque chose me dérangeait fortement dans ces images. Quelqu'un avait dessiné dessus des cœurs et des cerfs-volants au feutre rouge et, sur les photos en noir et blanc de la guerre, des symboles grotesques. Comment personne ne pouvait s'offusquer de cette mascarade ?

« Comment peut-on tourner des millions de morts en dérision ? dis-je à Malalaï. Est-ce qu'il faut égayer tout le monde maintenant que la reconstruction a commencé ?

— Il y a eu deux attentats hier soir, répondit-elle, l'un ici même à Sar-e-Pol et l'autre à Mandouri. »

Je crois qu'inconsciemment je cherchais toujours à déprécier son analyse de la situation. Depuis le début du tournage, j'avais maintes fois insinué qu'elle ne savait rien de la souffrance et qu'elle faisait un travail superficiel par intérêt financier, mais elle était très fine et avait de la répartie.

« On reconstruit sans arrêt depuis quarante ans, malgré la guerre, dit-elle, alors tu es libre d'interpréter ces symboles comme tu veux. »

Malalaï commanda du thé. Je pris un café. Elle changea de sujet et se mit à me décrire chaque séquence du film. Elle cita des tas de noms, raconta ses voyages à Melbourne, Toronto ou Stockholm pour rencontrer les exilés et les interroger sur leur sentiment envers la patrie. Je notai qu'à Téhéran,

Malalaï n'avait jamais prononcé le mot patrie. Sans doute ne le connaissait-elle pas encore.

« Il est crucial que tout le monde rentre pour reconstruire l'Afghanistan, ajouta-t-elle. On ne peut pas être un déserteur et espérer que la patrie se reconstruise. »

Elle était exaltée et je découvrais son vrai visage. Elle avait réussi à boucler son ambitieux documentaire et avait maintenant de grandes idées pour rebâtir l'Afghanistan. Elle tira un carnet de son sac et le posa fièrement devant moi. Y figurait la liste d'une quarantaine de femmes, des personnalités du monde de la culture, du sport et de la politique dont certaines m'étaient familières et dont j'avais parfois parlé dans mes ouvrages. Je me demandai quelle pouvait être ma place à moi parmi tous ces grands noms. Je n'avais pas de réponse. J'essayai de me rassurer en me disant que les autres devaient elles aussi se poser la question. J'étais mal à l'aise. Malalaï continuait à égrener les noms, les honneurs, les accomplissements. M'avait-elle fait venir à Kaboul dans le seul but de me culpabiliser de ne pas participer aux efforts de la reconstruction ? En l'écoutant, je me souvins qu'à Téhéran je m'étais refermée chaque fois qu'elle avait parlé d'exil. Ici, j'avais le même sentiment quand elle parlait de patrie.

Il est évident qu'un pays ne se reconstruit pas uniquement avec l'aide étrangère. À ma sortie de l'aéroport, j'avais détourné le regard en apercevant les soldats en gilet pare-balles armés jusqu'aux dents. Quel crime avaient donc commis nos pères pour que les rues de la ville soient peuplées de ces terrifiants épouvantails ? Ils avaient cru au progrès, cela faisait-il d'eux des hommes de gauche, des communistes ? Ils étaient musulmans, cela faisait-il d'eux des moudjahidines ? La tête me tournait. J'essayais d'étouffer la colère qui montait en moi, en vain, et je sentais que le mot patrie y était pour quelque chose. Mon cœur était fermé à ce mot. Pour moi la patrie était une notion abstraite. Même ici dans ce café, je

luttai pour me trouver un lien avec Kaboul, avec Malalaï, avec ces femmes héroïques, ou les images qui tapissaient le mur. Mais je ne le trouvais pas. C'était comme si, pour l'exilé, la patrie n'était plus qu'un contenant sans contenu qu'il cherchait désespérément à remplir.

La projection du film eut lieu le lendemain à l'Université de Kaboul. Lors du précédent voyage en Afghanistan, je m'y étais rendue avec mon père. Là, il s'était mis à évoquer tous nos morts en commençant par ses oncles qui avaient participé à la fondation de la Faculté de médecine jusqu'aux huit jeunes gens de la famille partis étudier à l'étranger et qui avaient été rappelés par le gouvernement communiste et fusillés. Étrangement, quand mon père parlait de ce temps lointain, je lui trouvais des affinités à gauche. Je l'avais interrogé et il avait répondu :

« À l'université, on était inévitablement séduit par les idées de gauche pour prendre conscience plus tard que c'était une grande erreur. »

J'avais repensé à mes années universitaires en Iran, aux espoirs de réformes qui avaient accompagné les élections de 1997, mais la comparaison ne tenait pas. L'Iran n'était pas l'Afghanistan. La gauche en Afghanistan ne s'était pas contentée de réformes. L'idéologie avait engendré le régime communiste puis l'invasion soviétique. Comment mon père aurait-il pu assumer la responsabilité d'une telle tragédie ? S'en trouvera-t-il un seul, un jour, pour dire qu'il a détruit son pays ?

Le bâtiment principal de l'université était situé à environ cinq cents mètres de l'entrée du campus. J'avais décidé que pendant ce séjour je n'irais pas rendre visite à mes morts, mais à peine arrivée l'émotion m'étreignit comme si, à son seul nom, une mémoire qui n'était pas la mienne se réveillait. Je me ressaisis pour marcher d'un pas ferme vers la salle de projection indiquée par un fléchage. Sur la scène, Malalaï parlait déjà du projet et du partenariat avec le bureau de Rula Ghani. Le public applaudit. Elle s'exprime beaucoup mieux sur scène, pensai-je. Puis elle énuméra une longue liste de sponsors et je me dis qu'elle avait vite appris

toutes les combines. Enfin, quand elle remercia son père et sa mère de l'avoir fait naître afghane, je me dis qu'elle mentait de mieux en mieux.

Le film commença sans générique dans un café à Berlin. Une jeune femme nettoyait les tables. Elle expliqua en allemand qu'elle était née en Roumanie de parents afghans et vivait maintenant à Berlin. Elle parla de sa vie, de ses études et pour finir, à la question :

« Vas-tu rentrer en Afghanistan ? »

Elle répondit :

« Non, je suis sur le point d'épouser un Allemand et je souhaite vivre ici. »

La salle était muette. L'écran devint noir avant de s'ouvrir sur une autre femme, cette fois à Téhéran. Une jeune femme assise sur l'herbe, près de la Colonne de la Liberté, lisait Hafez en dari. Elle faisait des études d'infirmière à la Faculté Khwarezmi et était amoureuse de son professeur, un médecin d'Ispahan, mais la famille s'opposait au mariage avec une Afghane. À la question finale, elle dit :

« Je rentrerai si je ne réussis pas à me marier. »

La suivante travaillait dans un atelier de confection à Istanbul. C'était une artiste peintre d'une beauté saisissante. Elle était née en Iran avant de s'installer en Turquie. Comme toutes les autres, elle ne connaissait pas l'Afghanistan.

« Mon père a refusé de se battre pour l'Iran. Alors nous avons dû partir. »

Sa dernière réponse fut :

« C'est une question d'argent. Si ce n'est pas intéressant, non. »

Dix-neuf femmes se succédèrent devant la caméra, dans des villes et des pays variés. La plupart exprimaient la même chose : personne n'envisageait de rentrer sauf si une occasion exceptionnelle se présentait. J'étais la vingtième. Ce qui était frappant à l'écran, c'était le naturel avec lequel je m'exprimais à Téhéran. J'y étais à l'aise, en symbiose avec la ville, comme

quelqu'un qui se sent chez lui. Puis la caméra se rapprocha en gros plan de mon visage et, à la question du retour, je répondis :

« Mon fils ne comprend pas le dari. »

La caméra zooma sur mes yeux. Mes pupilles s'affolèrent. Le champ s'élargit, je souriais, mais regardais au loin comme si mes yeux cherchaient désespérément à fuir. Sans le vouloir, à force de m'évertuer à jouer « l'Iranienne », j'étais allée trop loin et mon insincérité éclatait à l'écran.

Le générique défila sous les applaudissements. Le film fut suivi d'un débat mais je ne pus supporter de rester davantage. Je sortis par le haut de la salle. Mon image, ma façon de rire, tout m'horrifiait ; j'avais perdu la face et ma réponse finale était absurde.

Quand je descendis les marches de la Faculté de lettres, il ne restait plus rien de la personne marchant tout à l'heure d'un pas ferme. J'étais mon oncle debout avec ses étudiants sur le perron de la fac, j'étais le docteur Nasser Khan abattu en plein cœur à l'hôpital Ali Akbar, j'étais mon cousin qui m'écrivait une lettre exaltée au sujet de Cholokoff, j'étais Anar et son épaisse chevelure de jais, ses livres d'anglais sous le bras, la femme de mon oncle qui épiait son fils à la cafétéria pour veiller sur lui, ou bien mon père et ses amis qui s'étaient promis de ne jamais se trahir et qui l'avaient pourtant fait.

Je quittai Kaboul le lendemain pour rentrer en Iran, l'ombre de mes morts planant encore sur moi. Là, je retrouvai ma vie, mon fils, mon époux, mon métier, mes amis, ma maison. Malalaï était enfin loin, à Kaboul. Huit mois plus tard, elle m'informa de sa venue à Téhéran pour projeter son film dans le cadre d'un festival documentaire. Nous nous donnâmes rendez-vous pour explorer la ville et les cafés de Téhéran. Malalaï m'offrit une belle étole de soie de Badakhshan semblable à celle qu'elle portait. Sans concertation préalable, nous avions toutes deux au poignet des *tchouri* afghans et, une fois dans le taxi, nous nous étions amusées à nous dessiner trois petits grains de beauté sur le menton, pour ressembler à deux jeunes

Afghanes se promenant dans Téhéran et prenant du bon temps. Téhéran était ma ville. J'y avais passé la plus grande partie de mon existence ; ici j'avais fondu comme un sucre dans une tasse de café noir. Je voulais lui faire découvrir ma ville-liberté.

Nous commençâmes par l'avenue de la République et le café Naderi pour déjeuner ensuite au restaurant Gol-e-Rezaieh dans le quartier de Si-e-Tir. Puis nous nous dirigeâmes vers l'avenue de la Révolution et l'Université de Téhéran. Après quelques pourparlers avec le gardien de l'université, nous allâmes visiter le bâtiment des Beaux-Arts où j'avais fait mes études. Elle le compara aux Beaux-Arts de Berlin. Sincèrement, nous étions très heureuses. Il m'était facile de parler de tout avec elle, sauf de malheur et d'exil, et c'était grâce à Téhéran, car dans ma ville grandiose on pouvait se sentir libre. C'était comme si cette promenade dans Téhéran nous avait rendues complices. Nous marchâmes longtemps. De temps en temps un visage amical se tournait vers nous ; le patron d'un café sympathique qui disait que les Afghans aiment le thé vert, un marchand devant sa boutique qui offrait de nous acheter nos étoles et nos bijoux de pacotille, ou notre personne tout entière.

En chantant les mérites de Téhéran, je disais à Malalaï qu'elle était la capitale des persanophones, ce qui, je le précise, ne signifie pas qu'elle est la capitale de la langue persane. Quinze millions de persanophones vivent à Téhéran et je ne crois pas que l'on trouve nulle part ailleurs une telle concentration de gens qui parlent le persan. Elle répliquait en faisant l'éloge de Berlin où les réfugiés se sentaient libres et elle me parlait du bonheur de ses années étudiantes.

« Au fond, dit-elle, tu as raison. On ne peut pas survivre en tant qu'exilée sans fondre comme ton sucre dans du café. L'atmosphère de Kaboul m'a déprimée. »

C'était un aveu de défaite et j'ai ajouté par sympathie :

« Tu sais, toi aussi tu as raison. Finalement, pendant des années, j'ai observé Téhéran depuis un ballon. C'est vrai que l'on garde toujours une certaine distance et c'est pourquoi je crois connaître la ville mieux que les Téhéranais. »

Le soleil descendait à l'horizon lorsque nous remontâmes le boulevard Amir Abad. Arrivées à l'autoroute, nous suivîmes la voie express Jalal par le trottoir qui longe les bâtiments de l'École polytechnique, vers le pont de Gisha. C'est là que nous vîmes trois hommes venir vers nous en titubant. L'un d'eux ralentit et lança à ses comparses :

« Eh les gars, à votre avis, elles viennent d'où ces deux gonzesses ? »

Les autres se mirent à ricaner et tous trois s'avancèrent encore pendant que nous reculions contre les grilles de l'école. L'un d'entre eux approcha son visage si près que je respirai son haleine putride, et avant même que je puisse réagir, il me frappa au ventre. Je sentis un liquide âcre remonter dans ma gorge.

Un autre cria :

« C'est des Baloutches ! »

Malalaï, blême, hurla :

« Nous sommes afghanes. T'as un problème ? »

Je ne savais pas quel était le problème mais je savais que dans Téhéran l'arrogante, il ne fallait surtout pas dire « nous sommes afghanes » à trois crapules. C'était comme dire « nous sommes des nazis » en plein Berlin. Les voitures étaient stoppées dans l'embouteillage de l'autoroute mais personne ne faisait attention à nous, pensant qu'il s'agissait d'une querelle privée, et j'avais omis d'apprendre à Malalaï que les Téhéranais n'aiment pas se mêler des affaires des autres en public. Malalaï se débattait comme une lionne, à coups de poing, à coups de pied. Elle hurlait des mots inconnus, jurait en allemand, et en la regardant se battre ainsi, je compris combien je l'avais mal jugée. Les insultes racistes pleuvaient sur nous, et sous les coups je priais pour que Malalaï ne les comprenne pas, du moins

pas maintenant alors qu'elle défendait son afghanité de toutes ses forces et en allemand.

J'agrippai la jambe de celui qui martelait Malalai et lorsque je compris que nous n'allions pas leur échapper vivantes, je me mis à courir vers la route pour chercher de l'aide. Le temps que des gens accourent, je vis de mon œil tuméfié qui s'ouvrait à peine le visage couvert de sang de Malalai. Un filet rouge coulait de sa bouche. Elle n'était plus capable de parler. Elle hurlait sans répit. Elle m'apparaissait en Jeanne d'Arc ou plutôt en Malalai de Maiwand, son homonyme surnommée « la Jeanne d'Arc afghane » pour avoir repoussé les Anglais à la bataille de Maiwand. Elle mit ses bras autour de mon cou et murmura quelque chose en allemand dans lequel je distinguai le mot raciste. Je passai la main sur son visage pour nettoyer le sang qui coulait de sa bouche.

Les témoins de l'attaque frappaient maintenant les voyous. L'un d'eux protesta :

« Elles le méritent. Ça fait un bail que les Afghans abusent de nos femmes et de nos filles. Qu'elles aillent se faire foutre. »

C'était sans doute la première fois qu'elle se faisait insulter en Iran juste parce qu'elle était afghane. Elle hurla de plus belle. Il y avait quelque chose dans ma ville que je ne pouvais lui expliquer, pas dans cet état. Nos belles étoiles de Badakhshan avaient glissé de nos têtes et lorsque les policiers nous conduisirent au commissariat de Youssef Abad, nous avions les cheveux découverts. On nous procura des foulards blancs.

Malalai et moi étions mutiques. L'officier demanda à voir nos papiers d'identité et lorsque nous les lui présentâmes, moi ma carte d'identité iranienne et elle son passeport allemand, il demanda, étonné :

« Mais pourquoi avoir raconté à ces voyous que vous étiez afghanes ? »

Nous n'avions plus la force de parler. Malalai tremblait encore lorsqu'une femme officier entra pour annoncer qu'un médecin légiste allait

devoir constater nos blessures. J'expliquai au premier officier que nous avions la double nationalité.

La femme nous conduisit à un autre étage dans une infirmerie. Je passai la première et le médecin gribouilla quelques mots sur une feuille. Quand ce fut son tour, Malalaï ne voulut pas lâcher mon bras et me supplia de rester auprès d'elle.

Je demeurai à côté du lit en serrant sa main dans la mienne. Elle avait deux dents cassées et des blessures au visage. Elle paniqua quand le médecin voulut la dévêtir pour l'examiner. Ses mains étaient toutes tuméfiées mais mon regard tomba sur une sorte de crevasse sur l'avant-bras droit comme si la chair avait été mutilée par un couteau ou rongée par quelque chose.

Le médecin l'interrogea.

Tout en tremblant et en claquant des dents, elle raconta que dans le camp de réfugiés où elle avait grandi en Allemagne, un réfugié serbe qui haïssait les musulmans s'était vengé d'une querelle avec son père en s'en prenant à elle quand elle avait deux ans.

Je n'entendais plus ses paroles. J'étais comme une hirondelle qui rend l'âme sous une pluie de pierres.

Je l'avais si mal jugée.

Notre prochaine rencontre est prévue à Berlin. Nous irons voir les camps de réfugiés où les Afghans qui fuient toujours la guerre continuent de s'entasser.

À la fin d'une histoire, le lecteur est censé avoir compris le propos de l'auteur. Mais j'ai bien peur de n'avoir pas d'autre propos que les tombes ou le besoin obsessionnel de revenir vers les morts, vers la seule trace de la dignité d'un peuple. J'ai peine à croire que les histoires racontées dans ces pages soient les miennes et que je puisse encore après tant d'infortune trouver les mots pour dire au monde à quel point la guerre continue de nous meurtrir, de nous chasser, de nous anéantir. Les frontières nous blessent et les coupables de ces crimes restent impunis. Nous sommes ceux qui vivent et ceux qui vendent la frontière. Nous sommes tout cela.

OceanofPDF.com

L'identité frontalière est-elle un non-sens ?

1396 du calendrier persan (2017)

Région frontalière entre l'Iran et l'Afghanistan

Été 2017. Il est quatre heures du matin. C'est une de ces nuits sans sommeil quand on est sur le point de vivre une expérience exceptionnelle. Je suis sur le toit-terrasse de la maison de mon enfance. Je regarde le ciel. La lune brille. Au loin, j'aperçois les gyrophares rouges de la frontière qui, par moments, tournent frénétiquement avant de promener leur faisceau en *slow motion* au ras des barbelés. Les incidents sont monnaie courante à la frontière. Des drames se produisent tous les jours, des esclandres et des affrontements. Les radars tourneront encore pendant plusieurs heures puis les sentinelles reviendront à leur poste de garde. Je réveille mon guide. C'est l'heure de nous mettre en route vers le petit village frontalier de Gazik. Mohammad Usman a dit : « Je prends la route à cinq heures du matin. Soyez à l'heure. »

Mohammad Usman, du clan des Yussofzaï, a déjà été arrêté trois fois pour trafic de migrants et passage clandestin de la frontière du Khorassan méridional le long de la province afghane du Farah, avant d'être relâché faute de preuves. Il y a quelques mois, un officier de la police des frontières

m'a dit à son sujet : « Il est impossible de savoir avec certitude d'où cet homme est originaire, car il possède à la fois des papiers afghans et iraniens. Certaines personnes disent qu'il est de Tayebat mais j'en doute, et les clandestins que nous arrêtons refusent de le trahir même quand ils croupissent dans nos camps. Nous savons que c'est lui mais n'avons aucun moyen d'agir. »

Nous allons de l'emplacement frontalier de la maison à celui plus frontalier encore de Gazik. Il existe ici plusieurs façons de se situer par rapport à la frontière. On peut être frontalier, plus frontalier encore, habiter de ce côté de la frontière ou de l'autre côté. Cette répétition incessante du mot frontière est déconcertante. J'ai été mise en relation avec Mohammad Usman par le fils de ma nounou et nous avons convenu de nous retrouver quand il partirait récupérer des passagers de l'autre côté de la frontière pour que je passe clandestinement en Afghanistan avec lui. Comme je vis en Iran, il est trop risqué d'entrer officiellement par un poste-frontière, surtout avec une carte d'identité afghane, et je veux à tout prix éviter d'être fichée dans le système biométrique des Talibans. Mais le plan est risqué et tout peut tomber à l'eau à tout moment. J'ai un peu l'impression de marcher sur un fil.

Mohammad Usman n'est pas au lieu du rendez-vous, mais par la porte entrebâillée du garage j'aperçois une Peugeot 504 grise. Nous faisons les cent pas dans la pénombre de l'aube quand je vois au loin la silhouette d'un homme qui marche avec aplomb, vêtu de blanc de la tête aux pieds dans la tenue traditionnelle des Afghans. Il est plutôt grand, il a le teint basané des gens de la région et son allure fière force le respect. Je lui donne environ quarante-cinq ans. La seule chose qui m'interpelle un peu est la veste en cuir qu'il porte dans la poussière et la chaleur environnantes.

Les raisons de mon voyage clandestin ne paraissent pas le convaincre et il réplique que les Talibans ne vont certainement pas se déranger pour une bonne femme. Je sens qu'il désapprouve ma décision d'abandonner mari et

enfant pour aller en Afghanistan et qu'il n'est pas du tout dupe de l'histoire que je lui raconte. « Que puis-je faire pour vous ? » répète-t-il sans cesse. De toute évidence, il n'est pas du genre à se laisser berner ou à lâcher la moindre information.

La mention d'une connaissance commune dans le clan des Yussofzaï de Farah le laisse de marbre et il continue de rester sur ses gardes, aussi je n'ai d'autre issue que de lui avouer la vérité : « Je veux voir ce qui se passe à la frontière. » Cette fois-ci, il me croit. En réalité, il s'agit plus de comprendre que de voir, si je veux pouvoir écrire mon histoire. Mais comment expliquer les exigences d'un écrivain à un contrebandier ?

À la frontière, on trouve toute une panoplie d'activités illégales, les combustibles, le riz, les céréales, l'opium et les clandestins, pour n'en citer qu'un petit nombre. Cela fait un certain temps que je cherche à rencontrer quelqu'un du métier. Pourquoi ? Le besoin sans doute d'être au cœur de l'action, après avoir passé toute mon existence en périphérie. Ceux qui grandissent dans les villes ont la chance d'avoir des voisins et des copains d'enfance et de connaître les commerçants du quartier comme le fromager ou le boucher. Ils ont des souvenirs, alors que les miens se limitent à une ligne vague et à une identité fragmentée avec laquelle j'ai appris à composer.

C'est la première fois qu'il n'évite pas mon regard en m'adressant la parole. Il fait état d'informations concernant ma famille, que j'aurais juré être la seule à connaître. Je reçois une claque en plein visage et comprends que j'ai été naïve de penser avoir gagné sa confiance en jouant franc jeu. Il a bien évidemment fait sa propre enquête et il ajoute d'un ton ferme : « Il n'est pas question que je prenne des risques à cause de toi. » Il m'intime de rester discrète et de me contenter de regarder. « Tu peux t'estimer heureuse d'être ici », ajoute-t-il, mais je vois bien qu'il n'a pas vraiment saisi mon métier.

Quand on grandit de part et d'autre de la frontière, l'expérience de la dualité devient quotidienne. Il suffit de s'aventurer un peu plus d'un côté, et les lois ne sont plus les mêmes ; on risque d'y laisser sa vie. Étant donné qu'il existe un code de conduite propre aux frontaliers, j'estime plus sage de ne pas importuner le passeur et je le laisse me confier ce qu'il voudra. Il commence par m'expliquer son métier en ces termes : « La plupart des gens n'ont pas de papiers pour venir ici. Il faut bien que quelqu'un prenne soin de leur bonheur, non ? »

Le travail de Mohammad Usman serait donc de *prendre soin du bonheur* des gens. On peut interpréter cela comme l'on veut mais le bonheur, c'est toujours une bonne chose, et même si beaucoup d'Iraniens ne pensent pas nécessairement que leur vie est heureuse en Iran, les Afghans quant à eux ne peuvent y voir qu'une amélioration par rapport à ce qu'ils ont vécu chez eux. Pour Mohammad Usman les causes de l'immigration clandestine sont très simples : tout d'abord, les gens veulent se mettre à l'abri des bombes et des attentats. Ensuite, la plupart viennent ici pour trouver du travail ou pour rejoindre la Turquie ou l'Europe. Dans les deux cas, il faut passer par les barbelés, et il est fortement déconseillé de s'aventurer sans argent ni protection à travers la zone frontalière à cause du risque considérable de tomber entre les mains des Talibans ou des Iraniens.

Le garage est faiblement éclairé. Deux jeunes gens viennent l'aider et s'occupent de dévisser la plaque d'immatriculation de la voiture au moyen de longs tournevis. Il marmonne quelque chose en dari et j'ai du mal à me retenir de répéter ses mots à voix haute pour lui montrer qu'il vient de se démasquer. Je préfère me confier à mon accompagnateur. « Ça change quoi ? dit-il. Est-ce que nous savons, nous autres, d'où nous sommes ? », et il a sans doute raison, il n'existe pas de réponse simple à cette question. C'est pourquoi, dès que je fais la connaissance d'une nouvelle personne, je lui demande d'où elle vient : de Mashhad, de Téhéran, d'Ispahan, de Yazd, de Bouhshir ou de Bandar-Abas ? C'est étrange, l'importance donnée à ces

choses par les résidents de la frontière par rapport à ceux qui habitent « ailleurs », dont Mohammad Usman semble vouloir à toute force faire partie.

Il sort un carnet de la poche de sa veste en cuir et me montre une liste de noms. « Ne pose pas de question, dit-il, regarde. Ce sont les derniers voyageurs. »

Yaqoub Saleh Rafi, Kunduz, huit août, Anardara

Missaq Mohammadi, Mazar, huit avril, Anardara

Mahssoumah Yadgari, Fariab, treize août, Anardara

Que peuvent bien vouloir dire ces dates ? Indiquent-elles le jour de la sortie ou de la transaction ? La seule certitude, c'est qu'ils le retrouvent à Anardara pour passer la frontière.

Je me risque à lui confier ce que je sais de la frontière de Nimroz et Dougharoun. La dernière fois que je suis allée au marché frontalier, j'ai vu de nombreux autobus faire des allées et venues suspectes, mais mes propos le font rire aux éclats : « En ce qui me concerne, je passe toujours par le Khorassan, jamais par le Sistan. Dieu me protège ! »

Mon impression jusqu'ici est celle, assez caricaturale, d'un contrebandier sans foi ni loi : un homme courageux qui fait traverser la frontière à des centaines d'hommes et de femmes. Mais lorsque je le vois accomplir ses ablutions et la prière de l'aube, l'image se trouble. Tandis qu'il se prosterne et prie avec dévotion, je doute soudain du résultat de cette rencontre. D'où viennent toutes les contradictions de ce personnage ? Le mystère de son identité m'intrigue d'autant plus qu'il m'apparaît à présent plus afghan.

Les jeunes gens ôtent la banquette arrière, puis démontent le siège avant. Une odeur nauséabonde s'échappe du véhicule. Elle vient de la moquette sombre et sale qui tapisse le plancher. Je l'interroge et reçois la même réponse automatique : « Ne pose pas de question, regarde », avant de

comprendre que certains passagers ont tellement peur qu'ils urinent ou défèquent, ou sinon vomissent, comme la plupart des femmes.

C'est indéniable, Mohammad Usman est fort et courageux, mais il ne peut sauver tout un peuple comme Noé avec son arche. Selon les statistiques des postes-frontières, plus de trois mille personnes traversent chaque jour la frontière afghane ou pakistanaise pour rejoindre l'Iran. Plus de la moitié d'entre elles seront arrêtées et reconduites à la frontière. Les autres atteindront les plus grandes villes. Et si c'était lui, cette fois-ci, qui se faisait prendre ? Il lit dans mes pensées : « Si jamais on se fait prendre, tu declares que je suis un employé de ton père. »

J'acquiesce. Ce doit être le prix à payer pour pouvoir comprendre les ficelles de son métier. Les deux jeunes transportent les sièges dans la cour de la maison et posent une toile de jute sur le plancher du véhicule. Mohammad Usman se tourne vers mon accompagnateur et demande : « Tu as la marchandise ? »

Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je le vois qui s'installe au volant de notre voiture pour aller la ranger un peu plus loin devant la porte du garage. À l'aide d'un long tuyau, il remplit trois bidons de dix litres en puisant l'essence dans le réservoir et les dispose dans le coffre de l'autre véhicule.

« On vous suit un bout de chemin ? » dis-je. Mais il feint de m'ignorer et, se tournant vers mon compagnon, il dit : « Tu peux t'en aller avec la fille. »

Je veux savoir comment il va s'y prendre pour revenir en Iran, mais il répond : « Rendez-vous demain entre quatre heures et six heures du matin à l'intersection de la route de Shamsabad. Nous serons de retour. »

Il fait encore nuit quand le véhicule démarre. Je saisis tout à coup que cet homme qui parcourt depuis toujours ces impitoyables étendues désertiques ne se soucie que du comment, pas du pourquoi. De l'autre côté de la frontière, c'est la guerre et les gens sont sans travail. Il est donc normal qu'ils veuillent partir, mais pour passer légalement la frontière, il

leur faut un passeport qui ne s'obtient qu'en échange de fortes sommes d'argent, et un visa, qui nécessite une lettre d'invitation avec promesse d'embauche. Comment un pauvre Afghan sans qualification pourrait-il y parvenir ?

Je commence à comprendre pourquoi il faisait un lien tout à l'heure entre son métier et le bonheur des gens. Mais le reste est encore une énigme. Que deviennent ces clandestins par la suite ? Comment parcourent-ils la route qui va d'Anardara à la province iranienne du Fariab, dans une voiture non immatriculée ? Comment établit-il le contact avec les voyageurs une fois sur place ? Par le réseau d'Irancell ou d'Awal ? Comment fait-il pour éviter que les appels soient tracés ?

Le lendemain, vers trois heures du matin, je programme le GPS en direction de Shamsabad et nous démarrons. La route qui mène à la frontière traverse pendant six kilomètres de petits villages et hameaux avant de conduire aux barbelés. Il y a une vingtaine d'années, Shamsabad était encore un village animé avec un beau marché frontalier. Mais depuis la mise en circulation des cartes d'identité frontalières, le marché a dû fermer pour non-conformité avec la nouvelle réglementation du ministère de l'Immigration. L'identité frontalière a-t-elle un sens ? Sur quoi est-elle basée ? Peut-on dire à quelqu'un : « Toi, tu es originaire de la frontière ? » Ce village désolé témoigne de l'ineptie de cette notion accolée aux habitants de la frontière. Aujourd'hui, il n'en reste rien et les gens ont fini par choisir l'Iran ou l'Afghanistan. Seuls persistent une dizaine d'habitations en terre battue et quelques conteneurs. Même les animaux ont fui.

À l'entrée de Shamsabad, il m'apparaît soudain que le besoin d'appartenance géographique est profondément humain. Il est impossible de vivre indéfiniment dans un entre-deux, dans un non-lieu. Le jour arrive où le besoin de clarifier notre situation devient vital comme pour les habitants de Shamsabad. Ce constat me rassure un peu.

Au premier carrefour, nous coupons le moteur et attendons. La radio diffuse un air afghan qui me rend anxieuse. Et s'il avait échoué ? Je descends de voiture mais la poussière m'empêche d'ouvrir les yeux. Il fait encore sombre. À peine de retour dans l'auto, j'entends le bruit lointain d'un moteur et je redescends pour en avoir le cœur net. Oui, c'est bien lui qui arrive et roule sans phares dans l'obscurité. Il nous fait signe de le suivre. Une fois à Shamsabad, il immobilise la voiture derrière un conteneur et descend pour ouvrir la portière arrière et le coffre. Le temps que j'arrive à ses côtés, six personnes ont déjà surgi du coffre. À l'emplacement de la banquette arrière, je distingue un amoncellement de corps retenus par des cordes. La scène dans la pâle lueur de l'aube évoque le tournage d'un film. Une femme enceinte, maintenue par des liens, est allongée dos contre dos sur un homme qui doit être son mari. Personne ne parle. Chaque personne libérée vient aider Mohammad Usman et au bout du compte, avec ceux de la banquette avant, ils sont dix-huit. Dix-huit personnes dans une voiture. Certains se mettent à tousser et à gémir. Je suis muette devant cette scène et m'interroge sur ce qui a bien pu me pousser à vouloir vivre cette expérience.

La femme enceinte étire ses membres péniblement. Son mari et elle sont pachtounes. Les autres parlent en dari.

Terreur, épuisement, perplexité, ce qu'ils viennent de vivre s'apparente à ce que nous appelons en Iran « la mort-vive ». Oui, chacun des dix-huit passagers a cette apparence de mort-vivant. La tête inclinée dans une attitude respectueuse, Mohammad Usman s'entretient à présent avec un homme âgé qui est de toute évidence une personne de haut rang, car il serre les mains de l'homme et s'adresse à lui dans un dari obséquieux. Toute trace d'orgueil a disparu. Je suis troublée et ne comprends pas ce qui se passe. Parmi les dix-huit personnes, les sept Hazaras ne pourront en aucun cas passer pour des Iraniens et vont probablement se faire interpeller. Les

autres, s'ils ne parlent pas, réussiront peut-être à passer. Mais par quels moyens ?

Mohammad Usman les conduit au conteneur. Ils ne possèdent aucun bagage, pas même un petit sachet de nourriture. Du coffre de la voiture, l'homme qui m'accompagne sort des bouteilles d'eau, des bières Delster, des biscuits et d'autres provisions qu'il va déposer à l'entrée du conteneur. Ce doit être la fameuse marchandise dont il était question.

Mon tour arrive et Mohammad Usman vient se poster devant moi : « Une tempête de sable arrive. Il faut protéger vos yeux. »

Dans ma stupéfaction, j'ai oublié de cligner des yeux depuis un bon bout de temps. Il sort de sa poche un flacon de khôl et dit : « Mettez ça. Le khôl fait des miracles. Il redonne la vue dans le désert. »

L'homme me semble soudain trop sympathique pour être un trafiquant. Son image se trouble de nouveau. Ma présence dans ces lieux et dans cette tenue ne semble intriguer personne, comme si j'étais pour eux invisible. Ils reviennent de l'enfer et je n'ose imaginer la vitesse à laquelle ils ont roulé dans le désert et ce qu'ils ont subi ainsi ligotés pour arriver à bon port. Reste à savoir ce qui les attend en Iran.

Mohammad Usman paraît épuisé et j'entends à peine sa voix qui se perd dans le hurlement du vent : « Ayoub et Yaqoub vont arriver sous peu avec un camion et les transporter à Zabul. Ils y seront avant midi. Ensuite, ils seront dans les mains de Dieu. »

La frontière du Khorassan Sud est beaucoup plus surveillée que celles du Sistan et du Baloutchistan et il est par conséquent plus périlleux de pénétrer en Iran par la province du Farah. En revanche, les gardes-frontières subissent des pertes moins importantes dans le Khorassan Sud qu'au Baloutchistan.

« S'ils se font prendre, à quelle frontière vont-ils être reconduits ? dis-je.

— Au mile 78 de Birjand », répond-il.

Jusqu'ici, je n'ai pas vu de transaction monétaire et pourtant les gens parlent de sommes très variables. Puisqu'il ne m'intime plus de me taire, je me risque à lui poser une question impertinente : « Vous gagnez bien votre vie, n'est-ce pas ? », ce à quoi il répond : « Pas vraiment et en plus l'argent poisseux file entre les doigts. Selon la personne, je demande cent à cinq cents dollars en cash avant le départ. »

Aucun Iranien, même ceux de la région la plus frontalière, ne prononce le mot dollar comme il vient de le faire. Il est sans aucun doute afghan et n'a rien d'un Robin des Bois. J'espérais secrètement qu'il ne demandait rien aux personnes en danger ou aux plus démunis, puisqu'il se flatte d'offrir du bonheur, mais non, et en sus, il se targue de passer des dollars clandestinement en Iran. En somme, il a tout d'un contrebandier et cette frontière monstrueuse fait bien son affaire. Je questionne : « À votre avis, qui érige les frontières ? » Il s'approche du conteneur et dit : « Tous les barbelés que tu vois ici sont fabriqués à Birjand. »

Soit ma question est trop philosophique, soit il se paye ma tête en insinuant que la frontière est l'œuvre de ceux qui fusionnent les câbles en acier pour fabriquer des barbelés. « Un beau travail », ajoute-t-il. Et certainement une bénédiction pour lui, me dis-je.

La fréquentation de ces territoires arides et impitoyables, soumis aux Talibans d'un côté et aux lois draconiennes de l'Iran de l'autre, provoque chez ceux de la trempe de Mohammad Usman un sentiment d'indifférence qui, ajouté à leur résilience, les pousse à exploiter sans vergogne la frontière pour survivre. Une frontière terrible, parfois salvatrice, parfois fatale – seul le destin en décide.

Les voyageurs pénètrent dans le conteneur abandonné et il verrouille la porte jusqu'à l'arrivée des hommes chargés de les transporter ailleurs. Avant de remonter en voiture, il se tourne vers moi et lance : « Au fait, tu ne m'as pas dit quel est ton métier. »

Je réplique : « Toi non plus, tu ne m'as pas expliqué d'où tu venais, mais si on te pose la question, réponds *Khorassani*. »

Il me salue et démarre. Je n'ai pas dit cela que pour lui faire plaisir, je le pense vraiment.

Huit mois plus tard, en février 97, j'apprends que Mohammad Usman est détenu à la prison de Ferdows, à deux cents kilomètres de Birjand. J'hésite à m'y rendre, car je n'ai pas de lien de parenté avec lui ni même une carte de journaliste. L'officier de la prison déclare : « Le détenu affirme être un Afghan. Le jugement n'a pas encore eu lieu et s'il dit la vérité, il sera juste reconduit à la frontière. Mais s'il est iranien, ce sera une tout autre affaire. »

Nous buvons du thé en discutant de la misère humaine, de la guerre, de l'interminable tragédie afghane et des pourparlers de paix avec les Talibans qui n'ont de paix que le nom et augurent de la victoire du fanatisme religieux... Trois millions de morts et tout autant de réfugiés dans le monde... Je parle comme une journaliste à la télévision. Puis je mentionne la crise économique dans la zone frontalière pour défendre Mohammad Usman mais ne fais aucun commentaire au sujet de ceux qui érigent les frontières.

Le responsable de la prison de Ferdows est originaire de Shiraz. Sur son bureau, j'aperçois un bijou afghan et un paquet de thé vert indien.

« Ces braves gens me laissent des souvenirs avant de repartir, confie-t-il, et m'invitent chez eux en Afghanistan. »

Je ne sais à quoi ressemblent les frontières ailleurs dans le monde, mais j'imagine que ce n'est que lorsque des États sont voisins et partagent la même langue qu'on peut voir un détenu offrir un souvenir à son geôlier et l'inviter à lui rendre visite à sa sortie de prison. Les mots qui expriment notre souffrance à la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan sont identiques pour nous trois, l'officier, Mohammad Usman et moi.

Trois heures plus tard, Mohammad Usman arrive dans le bureau de l'officier. Il se réjouit de me voir et me salue cette fois-ci cérémonieusement dans un pachto impeccable. Il se fait passer pour un employé de mon père.

Je lui demande : « Où étais-tu passé ? »

Il répond, toujours en pachto : « Je suis allé me chercher une fille dans la famille de Kunduz pour l'amener en Iran et j'en ai profité pour prendre d'autres gens. Une fois en Iran, elle m'a lâché pour un Iranien. » Je me demande s'il vient d'inventer de toutes pièces cette petite histoire d'amour et l'existence de cette fille.

Le voici qui joue un tout autre personnage, celui du pauvre bougre trahi, qui n'a pas sa langue dans sa poche. Le soldat au garde-à-vous lui offre un verre d'eau et il remercie en pachto. Je lis dans son jeu. Il veut s'en tirer en se faisant passer pour un Afghan. L'officier lui annonce qu'il va être reconduit à la frontière dès qu'il aura purgé sa peine et que ses faux documents iraniens sont désormais confisqués. Il dit d'un air résigné : « Ça m'est égal. Je n'ai plus rien à faire ici en Iran. »

Le soldat soupire. L'atmosphère est si faussement sentimentale que je ne peux retenir un sourire. Au bout d'un an de recherches, je me rends compte ici même à la prison de Ferdows que mon sujet n'est pas le métier de passeur, que la véritable problématique ne concerne pas tant la loi ou la société que l'individu lui-même. Mohammad Usman est indéniablement un contrebandier, le responsable de la prison l'a dit et je l'ai constaté moi-même. Mais ce n'est pas cela qui importe. Cet homme n'est ni iranien, ni afghan, c'est un frontalier, voilà son identité, à supposer que cela existe, et je ne le pense pas. Mohammad Usman est un caméléon qui peut s'il le veut se transformer en Robin des Bois ou en Noé. Il a le pouvoir de sauver ou de trahir, et même de tuer. C'est le commerce de la frontière : des gens qui marchent sur le fil du rasoir et survivent par des moyens qu'on ne trouve qu'ici, sur cette frontière maudite séparant l'Afghanistan de l'Iran. Ici, tout

se négocie, les marchandises, les combustibles, l'opium et les hommes. Mohammad Usman est tout cela à la fois.

L'officier sort de la pièce. J'en profite pour m'enquérir de sa caution mais il continue de parler de son amourette qui, serait-elle vraie, ne lui servira pas à grand-chose. Il a écopé de six mois de prison et d'une amende qu'il conteste, affirmant n'avoir rien pris à ces pauvres malheureux partis avec leur âme pour tout bagage. La scène qu'il joue en ce moment pourrait s'appeler « la frontière et l'amour » et elle va probablement le tirer d'affaire.

Au moment de le quitter, je réponds à sa question restée en suspens : « Toi et moi, nous faisons un peu le même métier. Je vends des mots et toi tu vends la frontière. » Puis je lui tends le petit flacon de khôl qu'il m'avait donné dans la tempête de sable de Shamsabad. Je sais qu'il reviendra en Iran et que la route qu'il devra emprunter passe par des plaines arides et poussiéreuses. Il traversera encore longtemps ces territoires impitoyables et conduira des âmes à bon port. Il connaît mieux que quiconque le risque qu'il fait prendre à ses passagers. Nous nous comprenons. Nous parlons la même langue, celle des êtres privés d'identité. Le même destin attend tous ces voyageurs et leur descendance : la privation d'identité, le chagrin du départ et la déchirure de l'exil.

Quand je quitte la prison de Ferdows, j'éprouve le besoin de me rendre au cimetière où dorment mes morts. Je veux leur rendre visite, revoir les tombes et écrire. En vérité, je ne parle que des morts, de mon errance parmi les morts. Je veux revenir en arrière pour raconter le sang versé, les corps troués par les balles. Je ne sais pas écrire sur la terre, la guerre ou l'exil... Je ne sais parler que des morts et, ici auprès d'eux, auprès des dépouilles décapitées et démembrées, je me dis que les fossoyeurs de cette région sont bien adroits pour inhumer des corps dans une terre si instable. À mon avis, l'instabilité de la zone frontalière se retrouve dans la terre de cette région, si

changeante qu'il faut ensevelir les morts de manière qu'ils ne soient pas emportés par les inondations ou recrachés lors d'un tremblement de terre.

Un poète a dit : « Rien ne m'effraye plus que de mourir dans un pays où le métier de fossoyeur a plus de valeur que la liberté des hommes. » Je crois que ce poète n'avait aucune idée de notre vie à la frontière, car il ne peut être question de liberté lorsque l'on vit aux confins de lignes floues, perdu au cœur de l'Asie, uniquement préoccupé par la survie. En respirant une pincée de terre du tombeau de mon père, une odeur de poudre envahit mes narines, un peu comme celle du filet de poussière qui se dépose sur le canon d'un fusil après que le coup est parti. La terre du cimetière a un goût de guerre. Oh, si je pouvais au moins espérer que la mort ne nous surprenne pas dans un attentat ou avec une rafale de balles froides sur un corps plein d'espoir. Des balles luisantes qui iront se loger dans un corps chaud ou froid et qu'il faudra extraire de la chair sanglante. Je ne suis au fond que celle qui pose des questions, la narratrice des corps et de la guerre.

Je suis devant les tombes, celle de mon père, celle d'Aman, celle de Zaher... Dieu merci, elles ont été bien faites, car leurs corps n'ont pas été emportés par la dernière inondation. Leurs corps ? Je réalise que dans les pages de ce livre, mes morts ont retrouvé leurs corps et je ressens leur douleur dans ma chair. Des larmes de désespoir coulent de mes yeux et je m'effondre sur le sol. J'empoigne la terre qui s'échappe de mes doigts, la terre d'une patrie qui refuse de devenir mienne, pour que je puisse la raconter. Mais comment écrit-on sur ce qui ressuscite la douleur causée par des fautes que l'on n'a pas commises, des chemins que l'on n'a pas pris ? Comment parle-t-on du déshonneur et de l'absence ? Hélas ! Je déteste ceux qui nous ont tués et continuent de le faire, ceux qui nous ont légué douleur et souffrance. Vous qui voyez pourtant si bien quand il s'agit de vous, vous ne voyez pas les flots de sang qui ruissellent sur les plaines et les montagnes de cette terre autrefois nôtre...

Je n'avais qu'une vie et vous l'avez souillée...

Vous nous regardez souffrir depuis des années.
Êtes-vous aveugles au rouge ?

OceanofPDF.com

Couverture

Titre

À l'encre errante, préface d'Atiq Rahimi

Avant-propos

Exergue

Deux rescapés discutaient dans un...

Ici, c'est la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan

Tu es bien trop jeune pour savoir ce qu'est un communiste

Les Ouzbeks faisaient la sieste quand les Soviétiques nous ont envahis

Je suis le songe de Fawad, un songe appelé la mort

La guerre enfin finie, la reconstruction commence...

Deux balles se sont logées entre les mots Éditions, Impressions et Ataei

Allez donc démontrer à une famille ébranlée par l'exil que vous partagez le même sang

La forme vague de mon identité est un tourment

L'identité frontalière est-elle un non-sens ?

Table des matières

Copyright

Présentation

Achevé de numériser

OceanofPDF.com



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :
KOORSORKHI

*Originally published in the Persian language
as Koorsorkhi by Aliyeh Ataei.
© 2021, Nashre-Cheshmeh Publishing House, Téhéran, Iran.*

© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

ALIYEH ATAEI

LA FRONTIÈRE DES OUBLIÉS

Neuf récits composent *La frontière des oubliés* et retracent le parcours de l'écrivaine, depuis sa fuite, enfant, de la frontière afghane pour se bâtir une vie à Téhéran. Dans chacune de ces vignettes de vie qui se font écho, elle brosse le portrait de ses compatriotes exilés, des « frontaliers », souvent des femmes, qui portent tous des traces de la guerre, des plaies profondes marquées par des balles invisibles. À chaque rencontre, elle s'interroge sur la violence, l'exil et l'identité. Et en s'imprégnant de son propre vécu, Aliyeh Ataei embrasse ici plus largement le sort de tous ceux qui ont hérité des « chromosomes-douleurs », se faisant l'écho de leurs voix si peu audibles.

La frontière des oubliés nous fait découvrir une nouvelle plume puissante venue d'Iran. De son style clair et tranchant, Aliyeh Ataei dévoile des vérités qui secouent, et bouleversent.

Née en 1982, Aliyeh Ataei est une écrivaine et poétesse irano-afghane qui a déjà publié cinq livres en Iran, où elle a reçu de prestigieux prix. La frontière des oubliés, sa dernière parution en Iran (2021), est son premier texte traduit en français.

Cette édition électronique du livre
La frontière des oubliés d'Aliyeh Ataei
a été réalisée le 4 avril 2023
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073006745 – Numéro d'édition : 554208).
Code produit : U50881 – ISBN : 9782073006783.
Numéro d'édition : 554212.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).
[OceanofPDF.com](#)